C'est dans cette boue que les pêcheurs ont construit çà et là, avec des pierres brutes entassées, des espèces de rochers artificiels, assez élevés pour être à l'abri des dépôts de vase ou de limon. Sur ces rochers, ils ont déposé des *huîtres* prises à la mer, dans le golfe de Tarente, opérant ainsi un ensemencement artificiel. Chaque rocher est environné d'une ceinture de pieux fichés dans le fond du bassin, et dépassant le niveau des eaux, de manière à être aisément retrouvés et retirés. Souvent les pieux sont unis l'un à l'autre par une corde, à laquelle est suspendu un fagot de menu bois, qui plonge dans l'eau à peu de distance du fond. Au milieu du lac, sur des îlots artificiels, sont construites deux huttes pour les gardiens, qui ont à surveiller l'élevage des *huîtres*. Le lac est souvent nettoyé; on classe les sujets recueillis d'après leur grosseur, et on les porte aux places qui leur sont destinées. Les *huîtres* propres à la consommation sont mises à part, entassées dans des paniers et expédiées à Naples. Le produit du lac s'élève annuellement à 32,000 fr.

Ayant eu connaissance de ces résultats, M. Coste, notre célèbre pisciculteur, conçut l'idée d'introduire en France l'élevage artificiel des *huîtres*, et de doter ainsi son pays d'une nouvelle source de richesse nationale. En dépit des obstacles qu'il rencontra, il sut obtenir l'assentiment du gouvernement français, alla, en 1855, étudier les procédés des pêcheurs du lac Fusaro, et, à son retour, adressa au gouvernement un rapport à la suite duquel on résolut de faire un premier essai. Comme cet essai a décidé de l'avenir de l'ostréiculture, nous croyons nécessaire d'entrer dans quelques détails à ce sujet, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le récit donné par M. Fraiche, dans son excellent *Guide pratique de l'ostréiculture*, qui nous a déjà fourni de précieux renseignements. « La rade de Saint-Brieuc, dit-il, fut choisie pour cette première expérience, et, dans l'espace de deux mois, mars et avril 1858, eut lieu l'ensemencement général de la baie, à l'aide d'*huîtres* prises à la mer, à Cancale et à Tréguier. Deux avisos de l'Etat, l'*Ariel* et l'*Antilope*, furent employés aux manœuvres de cet ensemencement, et répandirent le coquillage sur dix bancs longitudinaux, répartis dans divers endroits du golfe, puis soigneusement balisés pour qu'ils pussent être aisément reconnus, explorés et surveillés. Les fonds furent pavés d'écailles d'*huîtres*, de valves de cardiums et d'autres coquillages, dans le but d'offrir au naissain des supports et des abris; puis des fascines de branchages de 2 à 3 mètres de longueur, maintenues par des lests en pierre à peu de distance des fonds, complétèrent un appareil suffisant pour retenir et fixer toute la progéniture à venir. Six mois après, déjà l'expérience promettait un plein succès; des écailles et des fascines retirées des fonds ensemencés se présentèrent littéralement couvertes de jeunes *huîtres*, en si grande abondance, que jamais Cancale et Granville, au plus beau temps de leur prospérité, n'avaient vu un spectacle pareil. Un seul fait suffira pour donner un aperçu de l'immense richesse créée ainsi en quelques mois : sur une seule fascine, on a compté jusqu'à 20,000 *huîtres*. Or, l'*huître* se vendant sur place 20 fr. le mille, c'est une somme de 400 fr. que cette seule fascine promettait pour l'avenir.

» L'expérience était décisive; il ne restait plus qu'à en propager les enseignements, et à lui susciter des imitateurs, non-seulement sur les autres points des autres côtes de l'Océan, mais aussi sur le littoral de la Manche et de la Méditerranée. C'était une belle et immense tâche, à laquelle M. Coste n'a point failli. Son initiative eut bientôt de nombreux imitateurs. Dans la baie d'Arcachon, des possesseurs de claires et de parcs surent les transformer en bassins de multiplication, en véritables ruches d'où des milliers d'*huîtres* sortirent tous les ans, assurant pour l'avenir à cette côte, alors presque aride, un revenu certain de 12 à 15 millions. »

Nous ne devons pas oublier, cependant, que le savant avait été devancé dans son œuvre par un simple maçon de l'île de Ré, qui, dès 1854, avait fait avec succès les premiers essais de l'élevage artificiel des *huîtres*. Mais, cédons encore ici la parole à M. Fraiche : « L'insulaire Hyacinthe Bœuf, de Rivedoux, entreprit le premier, sur 1,800 mètres de terrain émergent, concédé par l'Etat, la multiplication et la culture des *huîtres*. Bœuf était maçon; il commença par enclore sa propriété d'un mur de pierre ou *banche*, puis il couvrit le sol de paille et de fascines, pour consolider la vase et recevoir les *huîtres*, qu'il se proposait d'aller chercher en Bretagne; car la côte de l'île en était absolument dépourvue. Aussi, quel ne fut pas son étonnement quand il vit les pierres de son mur se couvrir spontanément de naissain arrivant du large, probablement des parcs de la côte de Nieulle, et de compter près de 2,000 jeunes *huîtres* par mètre carré de surface. Défaisant alors pierre à pierre sa clôture, déposant les *huîtres* sur le fond du parc et favorisant leur développement par quelques soins intelligents, il eut l'honneur de créer dans l'île l'industrie qui devait y amener la richesse et le travail. Son exemple fut bientôt suivi; de nombreux parcs se créèrent, et déjà, en 1860, on vendait pour 3,150 fr. d'*huîtres*, et, en 1863, pour 53,000 fr., sans compter les milliers d'*huîtres* déposées dans les claires de perfectionnement, et dont la valeur ne saurait s'estimer au-dessous de 30,000 fr. » Toutefois, c'est aux efforts et à la volonté persistante de M. Coste que la nouvelle industrie doit d'avoir acquis en peu d'années l'importance qu'elle a aujourd'hui.

Comme nous l'avons dit, la culture artificielle a pour but de protéger le frai déjà développé ou naissain contre les dangers et les accidents de la mer, afin que, sur des millions d'embryons qu'une seule *huître* produit, il n'y en ait plus, comme autrefois, que quelques-uns seulement qui échappent à la destruction et arrivent à leur entier développement. La première condition nécessaire pour atteindre ce but était d'avoir des bassins d'eau de mer plus profonds que les parcs ordinaires. Où ils n'existaient pas naturellement, on les a établis, souvent à grands frais, au moyen de digues munies d'écluses, dans les endroits voisins de la mer les plus appropriés à ce but. Les meilleurs fonds sont ceux qui ont un sol de fin sable calcaire, formé de débris auxquels les mollusques puissent se fixer. Dans les places où manquent ces éléments indispensables, on les remplace par des appareils disposés de façon que les jeunes *huîtres* errantes dans la mer puissent s'y fixer facilement en grand nombre, et y être ensuite retenues, et qu'enfin on puisse les tirer facilement de l'eau et les transporter sur les fonds à ensemencer. Ces appareils collecteurs sont de différents genres; nous allons décrire, encore d'après M. Fraiche, quelques-uns des plus usités.

« Le plus simple consiste en fagots ou fascines de menus branchages de châtaignier, de chêne, d'orme, de sarments de vignes, de tous les bois, en un mot, qui ne contiennent aucun principe toxique ou aromatique, qui puisse, en se dissolvant dans l'eau de mer, nuire au frai ou empêcher son adhérence. Longues de $1^m,50$ à 2 mètres, ces fascines sont liées par le milieu au moyen d'un fil de fer galvanisé et goudronné, et munies d'une pierre destinée à les lester et à les maintenir, à l'aide d'un autre fil de fer, à $0^m,20$ ou $0^m,30$ au-dessus du fond. Trois semaines avant l'époque des pontes, elles sont descendues sur le banc d'*huîtres* dont on veut recueillir la semence. Chacune de ces fascines se couvre si abondamment de jeunes *huîtres*, qu'elle en renferme plusieurs milliers. » Elles doivent rester six mois en place avant d'être transportées ailleurs. Le grand inconvénient de ce collecteur, c'est qu'il ne peut servir qu'une fois. Il est avantageusement remplacé par un autre, qui n'a pas le même inconvénient, et qui, bien que plus compliqué, est facile à construire, à placer et à manœuvrer, car une seule personne peut y suffire; c'est le *plancher collecteur*. « Il consiste en plusieurs rangs de doubles pieux, accouplés deux à deux, séparés par un intervalle de $0^m,12$ à $0^m,15$, plantés à force dans le sol sur toute la superficie du gisement, de telle sorte que chaque couple est distant du précédent et du suivant d'environ 2 mètres, et occupe un des angles d'un carré, leur ensemble divisant en un vaste damier la surface à recouvrir. Chaque couple de pieux est percé de part en part de deux trous, le premier à $0^m,50$ et le second à $0^m,75$ ou $0^m,80$ du fond. Des clavettes en bois ou en fer passent par ces trous, faisant ainsi de chaque couple une sorte de chevalet à deux échelons. Enfin les rangées des pieux laissent entre elles, au besoin, un passage libre pour les manœuvres d'exploitation. Sur la clavette inférieure, d'un couple à l'autre, on place des traverses d'une seule pièce, assez résistantes; leur ensemble constitue une série de cadres carrés, contigus, sur lesquels on établit un plancher, au moyen de planches brutes posées à plat, portant par leurs extrémités sur les traverses inférieures et maintenues en place par des traverses supérieures pareilles, retenues par la deuxième clavette de chaque couple de pieux, et, au besoin, par des tasseaux ou coins. A l'aide de cet ensemble de traverses et de clavettes, rien n'est plus aisé que de monter rapidement et de démonter le plancher, soit pour retourner les planches qui le forment, soit pour les transporter ailleurs. Afin que le naissain puisse se fixer plus facilement à l'appareil collecteur, on emploie les planches brutes, on y soulève des copeaux à l'aide d'un ciseau ou d'une gouge, on y fixe, au moyen d'une couche de goudron, des valves de bucardes, d'*huîtres*, de moules, et on garnit la face inférieure des planches de fagots analogues aux fascines, mais moins grands.

Lorsqu'on n'a pas à sa portée un gisement naturel, sur lequel on puisse recueillir la semence, on a recours au rucher collecteur. C'est une caisse rectangulaire de 2 mètres de longueur sur 1 mètre de largeur, et dépourvue de fond. Elle est formée de planches placées à une distance de $0^m,02$ à $0^m,03$ l'une de l'autre, ou percées de trous pour que l'eau puisse sans peine circuler et se renouveler à l'intérieur, qui est lui-même divisé en compartiments superposés par des châssis mobiles. Ces châssis sont des cadres en bois de $0^m,04$ d'épaisseur, dont le vide central est garni d'une toile métallique, d'un filet de corde ou d'un treillage en laiton. On place le rucher dans un endroit de la mer où l'eau est calme, sur un fond rocheux et propre; on dispose les *huîtres* mères, au nombre de soixante environ, sur le sol circonscrit par la caisse, puis sur les châssis, recouverts préalablement d'une couche de coquilles. « Le frai des *huîtres* se trouve emprisonné dans le châssis et ses compartiments; il y reste donc et se dépose un peu partout, mais de préférence sur les coquilles de toute sorte dont les châssis sont garnis, et là il opère son développement à l'abri de tout danger. » Au bout de cinq ou six mois, les jeunes *huîtres* ont un taille suffisante pour qu'on puisse les déplacer sans inconvénient. On démonte alors l'appareil pièce à pièce, et on recueille les *huîtres* avec la plus grande facilité.

Un autre genre de collecteurs qui tend à se substituer aux appareils en bois, a été inauguré en 1865 dans les parcs modèles établis à Arcachon par le gouvernement français; nous voulons parler du *toit* collecteur. On construit sur le fond même où gisent les *huîtres* dont on veut recueillir le frai des lignes de piquets enfoncés dans le sol, qu'ils dépassent de $0^m,15$ à $0^m,20$. Sur ces piquets, on cloue des lattes ou traverses, et sur les chevalets formés par leur ensemble, on range des tuiles à plat, côte à côte, la concavité en dessous. On les charge çà et là de pierres assez lourdes pour que les mouvements des flots ne puissent les déplacer ou les soulever. On peut adopter d'autres arrangements pour les tuiles, les disposer par deux rangs superposés et croisés, formant un collecteur double, les engager en file oblique entre des chevalets construits pour cet usage, de manière qu'elles fassent avec le sol un angle de 25° à 30°, etc. Grâce aux nombreux perfectionnements qui ont été apportés à l'emploi des tuiles comme appareils collecteurs, notamment par le docteur Kœmmerer, savant ostréiculteur de l'île de Ré, elles sont devenues d'un usage presque général aujourd'hui, et dominent dans les nouveaux parcs que l'on établit chaque jour.

— Commerce. Des chiffres empruntés à la statistique montreront mieux que ne pourraient le faire de longs raisonnements l'importance qu'a le commerce des *huîtres*, celle surtout qu'a prise l'industrie de l'élevage artificiel de ces mollusques. De toutes les villes du monde, c'est encore Paris qui en fait la consommation la plus considérable. En 1853, la valeur de cette consommation était de 1,641,359 fr.; en 1859, elle s'élevait à 2 millions 186,000 fr. Le nombre des *huîtres* qui se consomment chaque année à Paris atteint actuellement, d'après Clavé, 75 millions, et, d'après Lobb, 132 millions. A Calais, il y a, pendant la saison, cinq bateaux huîtriers occupés à la pêche, et ils recueillent, en moyenne, de 560,000 à 620,000 *huîtres*, qui se vendent d'ordinaire de 35 à 40 fr. le grand mille (1,240), mais qui, dans certaines années, valent de 50 à 60 fr. On compte à l'île de Ré près de deux mille ouvriers occupés par l'industrie huîtrière. Il y existe environ 3,000 parcs et claires séparés, qui, en 1863, trois ans à peine après l'inauguration de l'élevage méthodique des *huîtres*, en ont produit 30 millions, d'une valeur totale de 800,000 fr. Un relevé statistique emprunté au docteur Kœmmerer mettra encore plus en lumière la valeur de cette branche d'industrie. L'île de Ré comptait, en 1865, 2,421 parcs de production, 839 claires pour l'engraissage; les premiers renfermaient 74,242,038 *huîtres*, et les secondes 1,026,282; le revenu des parcs était évalué à 1,086,230 fr., et celui des claires, à 40,015 fr.; les parcs avaient une superficie de 140 hectares, et les claires, 6 hectares; enfin, la culture des *huîtres* occupait 1,700 personnes, dont 100 pêcheurs et marins, propriétaires de concessions, 1,450 ostréiculteurs et 150 ouvriers ou manœuvres de tout genre. Les claires de Marennes produisent annuellement 50 millions d'*huîtres*, valant de 1 fr. 50 à 6 fr. le cent; en les évaluant au prix habituel de 4 à 5 fr., elles représenteraient une valeur de 2 millions au moins.

En Angleterre, il arrive chaque année sur le marché aux poissons de Londres environ 500 millions d'*huîtres*. Il s'en consomme, suivant certaines statistiques, dans la ville même, 130,000 boisseaux, de 30 litres chacun. D'après une autre statistique, la vente dans les rues de Londres serait de 124 millions d'*huîtres*, ayant coûté, de première main, 150,000 livres sterling (3,750,000 fr.); mais il y a là évidemment une erreur de calcul, car aujourd'hui l'*huître*, vendue au détail, coûte 2 pence (20 centimes) la pièce. En 1840, on pouvait, à Billingsgate, le marché aux poissons le plus important de Londres, acheter, à l'arrivée des bateaux, pour 6 pence (60 centimes), un panier d'*huîtres*, et, après les avoir fait ouvrir moyennant une faible rétribution par une des femmes qui se trouvaient là dans ce but, on faisait, en y ajoutant une pinte de porter, un repas très-substantiel, à très-bon marché. Comme la consommation des *huîtres* prend en Angleterre un accroissement de plus en plus rapide, il s'y est formé partout des sociétés et des compagnies par actions, disposant de capitaux considérables, pour l'élevage artificiel des *huîtres*. Les plus importantes de ces sociétés sont : la *South of England oyster company*, la *South end company*, la *Herne-Bay company* et l'*Irish oyster company*. Les îles Jersey produisent annuellement 78,000 hectolitres d'*huîtres*.

La Suède et la Norvége, où l'on se contente de pêcher les *huîtres* sans les élever artificiellement, en exportent cependant chaque année 8,000 hectolitres environ. Dans les Etats du Zollverein, il en a été importé, de 1836 à 1861, 143,190 quintaux, d'une valeur de 2,863,800 thalers (10,309,700 fr. environ). Il en a été ensuite réexporté sur cette quantité 4,418 quintaux, valant 88,360 thalers (318,096 fr.).

Mais c'est surtout dans l'Amérique du Nord que les *huîtres* donnent lieu à un immense trafic. D'après le rapport de M. de Broca, capitaine du port du Havre, qui, en 1862, avait été envoyé par le gouvernement français aux Etats-Unis pour y étudier de près cette question, les centres principaux du commerce des *huîtres* sont Richmond, où il s'en vend annuellement 1,050,000 boisseaux; Baltimore, 3,500,000; Philadelphie, 2,500,000; New-York, 6,950,000; Fairhaven, 2,000,000; Boston et Providence, 4,000,000, ce qui donne un total de 20 millions de boisseaux. Comme l'on compte, en moyenne, 200 *huîtres* par boisseau, on arrive, pour la consommation totale, au chiffre incroyable de 4 milliards de ces mollusques. Pour New-York seul, la consommation quotidienne est de 19,000 boisseaux ou 3,800,000 *huîtres*. La vente en gros, dans cette ville, a lieu en deux endroits : à Catharine-Market, sur l'East-River, et à Foot-of-Spring-street, sur l'Hudson; chaque jour, à la première de ces stations, abordent onze *oyster-boats* (bateaux d'*huîtres*), et vingt-deux à la seconde. La vente en détail se fait à Fulton-Market et à Washington-Market. C'est Fairhaven (ou Newhaven, dans le Connecticut) qui est le centre de la culture artificielle des *huîtres*. De mars à juin, 1,500 pêcheurs y sont occupés à ensemencer les parcs, où l'on ne place pas moins de 250,000 boisseaux d'*huîtres* mères. C'est là aussi que se fait le plus en grand le commerce de la viande d'*huîtres*, c'est-à-dire des *huîtres* extraites de leur coquille. La seule maison Levi Rove, qui a des succursales à Boston, Detroit et Cleveland, y envoie chaque année 150,000 gallons, équipe vingt bâtiments particuliers pour la pêche des *huîtres*, et emploie de soixante-quinze à cent femmes à les ouvrir et à les mettre en boîtes. Outre cette maison, il y en a encore à Fairhaven trente autres, qui s'occupent du commerce en grand des *huîtres*. A Baltimore, ce commerce a, depuis un quart de siècle, pris un développement considérable. C'est, du reste, cette ville qui approvisionne les Etats-Unis de l'Ouest. Du milieu de septembre au milieu de mai, elle expédie, chaque année, 800,000 boisseaux d'*huîtres* fraîches à Cincinnati, à Chicago et autres villes de cette région; et, dans le même intervalle, elle en consomme elle-même 150,000 boisseaux. De plus, elle en envoie, sous forme de conserves, 200,000 boisseaux en Californie, 150,000 à Saint-Louis, 310,000 à diverses autres villes, 50,000 aux ports de la côte orientale, ce qui fait un total de 1,660,000 boisseaux d'*huîtres*. La ville occupe 500 bateaux pêcheurs et 3,000 employés uniquement adonnés au commerce des *huîtres*. Les capitaux engagés dans cette industrie s'élèvent à 2 millions de dollars (10,600,000 fr.) et la valeur des marchandises à 3 millions (15,900,000 fr.). Les marchands d'*huîtres* de Baltimore sont, en général, fort riches; beaucoup sont millionnaires, entre autres le célèbre Malby, qui, véritable *self made man* (homme fait par lui-même), est parvenu, en partant du commerce de détail, à une fortune presque royale.

— **Allus. litt. Huître (L') et les Plaideurs**, Fable de La Fontaine, dans laquelle deux voyageurs se disputent pour la possession d'une huître qu'ils ont trouvée en même temps :

Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
Perrin, fort gravement, ouvre l'huître, et la gruge,
Nos deux messieurs le regardant.
Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
Sans dépens; et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.

Dans l'application, on compare souvent à Perrin Dandin la justice, et, en général, quiconque abuse de sa position pour profiter d'un conflit :

« M. Louis Blanc exalte les idées de Morelli et de Mably, qui voulaient que les charges fussent en proportion des forces, et les fruits en proportion des besoins, c'est-à-dire qui détruisaient la propriété et remettaient au gouvernement le rôle de distributeur des richesses sociales, sans indiquer comment on aurait la garantie que cette distribution serait équitable, et que le gouvernement ne jouerait pas le rôle du *juge* dans la fable de l'*Huître et les plaideurs*. »

A. NETTEMENT.

« Sans la propriété, ajoute Say, un laboureur se battrait avec un autre pour cultiver un champ qui n'aurait pas de propriétaire, et le champ demeurerait en friche.....

» Ainsi, le rôle du propriétaire consiste à mettre les laboureurs d'accord en les dépouillant tous... O science merveilleuse des économistes! Le propriétaire, selon eux, est comme *Perrin Dandin, qui, appelé par deux voyageurs en dispute pour une huître, l'ouvre, la gruge et leur dit :*

» *La cour vous donne à tous deux une écaille.*

» Est-il possible de dire plus de mal de la propriété ? »

PROUDHON.

HUIT-RESSORTS s. m. Voiture suspendue sur huit ressorts : *On trouve parfois chez ces pauvres employés plus d'éducation et de meilleures manières que chez bien des gens qui regardent la grammaire et le sens moral du haut de leurs* HUIT-RESSORTS. (X. Aubryet.)

HUÎTRIER, IÈRE adj. (ul-tri-é, i-è-re — rad. *huître*). Qui a rapport aux huîtres : *Industrie* HUÎTRIÈRE. *Ce n'est qu'à force de soins qu'on parvient à modérer le déclin de la production* HUÎTRIÈRE. (L. Figuier.)

— s. m. Ornith. Genre d'oiseaux échassiers : *Le mode de nidification des* HUÎTRIERS *n'annonce pas chez ces oiseaux une grande industrie*. (Z. Gerbe.) *L'*HUÎTRIER *se tient sur les falaises, les galets et les récifs*. (V. de Bomare.)

— **Encycl.** Ce groupe d'échassiers, dont les zoologistes modernes ont formé une famille sous le nom d'*hématopodinés*, ne renferme qu'un seul genre, caractérisé par un bec droit, assez long, aussi haut que large à la base, étroit et comprimé ou arrondi dans tout le reste de son étendue, jusqu'à la pointe qui se termine en forme de coin; par des ailes allongées, atteignant presque l'extrémité de la queue; par des tarses réticulés, dénudés seulement au-dessus de l'articulation; par des doigts forts, épais, bordés de callosités; par une membrane qui unit le doigt externe au doigt médian; enfin, par l'absence complète de pouce. Ce genre se compose d'une douzaine d'espèces répandues sur tout le globe, et dont une seule, l'*huîtrier-pie*, se rencontre en Europe. Les *huîtriers* vivent sur les rivages solitaires, sur les plages désertes, au milieu des rochers battus par les vagues. Ils se nourrissent de vers marins, d'huîtres, de patelles et autres coquillages, qu'ils ramassent sur les sables des bords de la mer. Ils ne s'éloignent guère des bancs, des récifs découverts à basse mer; ils suivent les mouvements du flux et du reflux. L'espèce européenne, l'*huîtrier-pie*, ou plus vulgairement la *pie de mer*, est ainsi nommée sans doute, non-seulement à cause de son plumage noir et blanc, mais encore à cause de son cri aigre et court, qu'elle fait entendre presque continuellement, soit au repos, soit en volant. Cet oiseau a le bec rouge, long, comprimé, terminé en forme de coin, assez fort pour briser les coquilles et ouvrir les huîtres. Sans cet instrument admirable, l'oiseau ne pourrait que difficilement se procurer sa subsistance. Il est curieux d'examiner de quelle manière ingénieuse il sait l'employer. Une huître, ou autre bivalve, rejetée sur le rivage s'offre-t-elle à sa vue, il épie le moment où elle viendra à s'entrouvrir; il pique aussitôt la pointe aplatie de son bec dans la fissure; puis, pour arriver à la séparation des deux valves, il enlève le coquillage à son bec, et, à coups redoublés, sur une pierre ou sur le rocher, il le fait retomber, comme un bûcheron sa bûche piquée à sa hache, jusqu'à ce que, brisant la charnière de son enveloppe, il ait mis à nu le mollusque, dont il s'empare aussitôt. L'*huîtrier* a au-dessous de l'œil une petite tache blanche; la tête, le cou, les épaules, les pennes des ailes et une partie de celles de la queue d'un noir pur. Tout le reste du plumage est blanc. La femelle ne se distingue du mâle que par la teinte un peu moins foncée de la couleur noire. Cet oiseau nage bien. Sa chair est noire, dure, et a un goût de marée qui plaît à quelques personnes, mais qui répugne au plus grand nombre. Celle des jeunes est meilleure, sans être très-estimée. Aussi l'*huîtrier* est-il peu recherché des chasseurs, qui l'évitent même autant qu'ils peuvent; car, toujours vigilant, il ne tarde pas à les apercevoir, et alors il redouble ses cris, ce qui est un signal d'alarme pour les autres oiseaux d'eau. On ne peut guère, du reste, le chasser qu'au fusil, et encore faut-il le guetter en se tenant à l'affût dans les rochers. L'*huîtrier* fait quelquefois du tort aux pêcheurs. On dit que, lors du reflux, avant que ceux-ci soient parvenus à leurs filets, il se jette sur les poissons plats qui y sont retenus et leur ouvre le ventre pour en retirer les coquillages dont il est si friand. Baillon dit avoir nourri un *huîtrier* pendant plus de deux mois. Il demeurait dans le jardin, vivant de vers de terre, comme le courlis. Il ne dédaignait, du reste, ni la chair crue ni le pain. Il buvait indifféremment de l'eau douce ou de l'eau de mer, sans témoigner plus de goût pour l'une que pour l'autre; cependant, à l'état sauvage, ces oiseaux ne fréquentent point les marais ni l'embouchure des rivières; ils restent constamment dans le voisinage et sur les eaux de la mer; mais c'est peut-être, dit Buffon, parce qu'ils ne trouveraient pas dans les eaux douces une nourriture aussi analogue à leur appétit que celle qu'ils se procurent dans les eaux salées. Effectivement, on voit souvent, et notamment au jardin du Muséum, à Paris, diverses espèces d'oiseaux exclusivement maritimes, telles que les goëlands, par exemple, vivre fort bien et longtemps sans eau de mer. L'*huîtrier* est commun en Angleterre et dans les îles du Danemark; on le trouve aussi dans l'Amérique septentrionale et dans la Nouvelle-Hollande. Il est rare sur nos côtes; on ne le voit guère qu'en Saintonge et en Picardie. Il niche même quelque fois dans cette dernière province, où il arrive en troupes considérables, par les vents d'est et de nord-ouest; mais, le plus souvent, il ne fait que se reposer quelque temps sur le rivage, en attendant qu'un vent favorable lui permette de regagner son séjour habituel. La femelle ne fait aucune espèce de nid; elle se contente de déposer ses œufs sur le sable, hors de l'atteinte des eaux, particulièrement sur le haut des dunes et dans les endroits parsemés de débris de coquillages. Les œufs, au nombre de quatre ou cinq, ne sont couvés par la mère que pendant une partie de la journée et pendant la nuit. De neuf à dix heures du matin jusqu'à trois heures du soir, la chaleur solaire leur suffit, à moins qu'il ne survienne du mauvais temps. Les petits éclosent au bout d'environ trois semaines; ils sont couverts d'un duvet noirâtre et ne tardent pas à savoir marcher. Au moindre danger, ils s'enfuient avec rapidité et se cachent si bien, qu'on ne peut que difficilement les découvrir.

HUÎTRIÈRE s. f. (ul-tri-è-re — rad. *huîtrier*). Pêche. Banc d'huîtres : *Le* Moniteur *a publié un rapport sur les moyens de repeupler nos* HUÎTRIÈRES.

HUÎTRIFIER v. a. ou tr. (ul-tri-fi-é — de *huître*, et du lat. *facere*, faire). Pop. Abêtir, abrutir.

HUITZILIHUILT, deuxième roi des Mexicains, né vers 1384, mort en 1409. Il succéda, en 1389, à son père Acamapitzin, fondateur de la monarchie. Il épousa alors la fille de Tezozomoi, roi des Tépanèques, puis celle du prince de Quauhnahuac, agrandit son pouvoir par ces alliances, se montra habile et accrut ses possessions; il ranima dans ses Etats l'industrie et le commerce, encouragea la culture et la mise en œuvre du coton, creusa de nouveaux canaux. Après plusieurs guerres heureuses, il régnait tranquillement lorsque son beau-frère, Maxtlaton, prince de Coyoacan, qui avait vu de mauvais œil le mariage de sa sœur avec le prince de Mexico, et qui craignait que l'Etat de Tepaneca ne devînt l'apanage de son neveu Acolnahuacalt, fit assassiner ce jeune prince. Peu après, la guerre ayant éclaté entre les deux beaux-frères, Maxtlaton perdit la vie en combattant. Huitzilihuilt mourut au bout d'un règne de vingt ans, laissant un fils, le célèbre Montézuma Ier, qui régna après ses deux oncles, Chimalpopoca et Itzcoatl.

HUITZILOPOCHTLI (en langue nahuatl, *Celui qui est sorti de la gauche, le Bâtard*), divinité mexicaine, mythe des Nahuas métis, personnification du dieu de la guerre. Sa mère, Cohuatlicue (jupon de serpent), étant occupée un jour à balayer un temple, vit tout à coup une pelote ornée de plumes qui volait en l'air. Elle la reçoit, la cache dans son sein et devient grosse. Ses frères, les Centzon-Vitznahua, veulent la tuer. Mais, des entrailles où il est retenu, Huitzilopochtli la rassure. Bientôt il naît tout armé, s'avance contre les Centzon-Vitznahua, les tue ou les disperse. C'est la lutte des métis contre les descendants légitimes des Nahuas, ou les Xibalbaïdes.

La statue ordinaire de ce dieu était de bois et d'une taille gigantesque; elle le représentait assis sur un siége peint en bleu, aux quatre angles duquel sortait un serpent monstrueux. Son front était peint de même en bleu, et la face était couverte d'un masque d'or, au-dessus duquel un second était attaché à la nuque. Sur sa tête, il portait un casque de la forme d'un bec d'oiseau, orné de plumes; au cou, un collier composé de dix cœurs humains en or; à la main droite, une sorte de sceptre torse bleu, et à la gauche, un bouclier orné de cinq bouquets de plumes, figurant une croix. De la partie supérieure du bouclier s'élevait une banderole en or, avec quatre flèches, que la légende mexicaine disait lui avoir été envoyées du ciel.

HULAN s. m. V. UHLAN.

HULIN ou **HULLIN** (Pierre-Augustin), général, comte de l'Empire, fils d'un marchand fripier, né à Paris en 1758, mort en 1841. Il était sergent aux gardes-françaises à l'époque de la Révolution. Il fit preuve d'un grand courage à la prise de la Bastille, entra un des premiers dans la forteresse, conduisit de Launay à l'Hôtel de ville, mais ne put le soustraire à la vengeance du peuple. Admis, comme la plupart des vainqueurs de la Bastille, dans la garde soldée de Paris, il y devint capitaine, fit toutes les campagnes d'Italie, acquit le grade d'adjudant général, prit part au coup d'Etat du 18 brumaire, concourut à l'héroïque défense de Gênes, sous Masséna (1802), reçut, en 1804, le grade de général de brigade et le commandement des grenadiers à pied de la garde consulaire, présida la commission militaire chargée du jugement du duc d'Enghien, combattit en Prusse en 1806, et fut nommé, l'année suivante, général de division. Il commandait la place de Paris lors de la tentative de Malet (1812). S'étant montré moins facile que les autres fonctionnaires déjà mis en arrestation, le hardi conspirateur lui fracassa la mâchoire d'un coup de pistolet tiré à bout portant. En 1814, Hulin conduisit Marie-Louise à Blois, fit sa soumission à Louis XVIII, reprit le commandement de la capitale au retour de Napoléon (1815), dut quitter la France en 1816, mais profita de l'ordonnance du 1er décembre 1819, qui lui permettait d'y rentrer. Quelque temps après, il perdit la vue. En 1823, un incident faillit compromettre de nouveau sa sécurité. Savary venait de publier un écrit dans lequel, pour se disculper lui-même, il rejetait sur Talleyrand et sur la commission militaire de 1804 tout l'odieux de la catastrophe du duc d'Enghien. Hulin, se trouvant gravement accusé, réunit les membres survivants de cette commission, et un projet de réponse fut arrêté, d'où il résultait que le président, après la sentence, en avait référé au chef de l'Etat pour l'exécution, et que, sans attendre l'effet de ces démarches, Savary avait précipité la consommation du sacrifice. Ce mémoire fut rédigé par M. Dupin aîné, présent à la réunion, et parut sous ce titre : *Explications offertes aux hommes impartiaux par le comte Hulin, au sujet de la commission militaire instituée en l'an XII pour juger le duc d'Enghien* (1823, 15 pages in-8°). Quelques jours après, Savary recevait l'ordre de quitter Paris.

HULL ou **KINGSTON-UPON-HULL**, ville maritime d'Angleterre, comté et à 54 kilom. S.-E. d'York (East-Riding), à l'embouchure de l'Hull dans l'estuaire de l'Humber, qui forme en cet endroit un bras de la mer du Nord, large de près de 5 kilom.; 97,661 hab. Place forte. Ecole latine fondée en 1486; école de navigation; jardin botanique; institut de mécanique; bibliothèque. Fonderie de fer, raffineries de sucre, fabrique de savon, chantiers de construction, moulins à farine et à huile, préparation de produits chimiques. Hull est l'un des principaux ports de l'Angleterre. Le mouvement de la navigation est évalué à plus de 100,000 tonnes par an, et les droits de douane s'élèvent à près de 12 millions 500,000 fr. Hull fait un commerce très-étendu avec la Baltique, le midi de l'Europe, les Indes occidentales et l'Amérique. Placée à l'embouchure des rivières Humber, Hull, Ouse et Trent, entourée d'un réseau de chemins de fer, cette ville voit d'année en année s'accroître son importance. De Hull partent des bateaux à vapeur pour Dundee, Edimbourg, Gainsborough, Grimsby, Lynn, Newcastle, Yarmouth, York, Londres, etc.

La partie ancienne de la ville se compose de rues étroites, malpropres et irrégulières; on y remarque cependant la belle place du Marché, au centre de laquelle s'élève la statue équestre de Guillaume III, par Schermaker. Le quartier des docks offre de belles maisons et des rues bien percées. Les principales curiosités de Hull sont la citadelle et les docks. La citadelle, ancienne forteresse entourée d'un fossé, a soutenu deux siéges pendant les guerres civiles; elle contient aujourd'hui des casernes, des magasins militaires; ses vieux bâtiments dominent le cours de l'Humber. Le vieux dock, creusé en 1778, comprend 13 arpents de terrain et mesure 570 mètres sur 85 mètres. Les autres docks sont le *Humber junction dock*, le *Railway dock* et le *Victoria dock*, entourés de vastes magasins et de hangars en bois. Nous signalerons aussi : les *Public Rooms*, chambres publiques, construites en 1830; la grande église de la Trinité, construite en 1312; la maison de correction; l'établissement public des bains et des blanchisseries, érigé en 1850; l'hospice de la Trinité; l'école, fondée en 1369, pour le service des marchands; l'école de grammaire, instituée par l'évêque Alcock; Charter House, maison de refuge; l'hôpital, inauguré en 1728 et orné de bas-reliefs par Westmacott; le Mechanic's Institute, orné d'un tableau de Briggs, représentant les *Bretons instruits par les Romains*; la colonne Wilberforce, élevée le 1er août 1834, pour célébrer l'émancipation des nègres; les jardins zoologiques, comprenant une belle ménagerie, une volière, des panoramas, des chambres obscures; une salle de musique; les jardins botaniques; le muséum de la Société littéraire et philosophique; le musée des marins, etc.

Cette ville a été fondée par Edouard Ier, d'où lui vient la dénomination de *Kingston*, ville du roi. Elle soutint, en 1643, sous le commandement de Fairfax, un siége long et acharné contre les troupes royales. A la fin du règne de Jacques, la citadelle tomba aux mains de Guillaume d'Orange, que les habitants proclamèrent roi. L'anniversaire de cet événement est encore célébré à Hull.

HULL, petite rivière d'Angleterre, comté d'York. Elle prend sa source près de Great-Driffield, coule du N. au S. et se jette dans l'Humber, près de Hull, après un cours de 42 kilom.

HULL ou **HULLS** (Jonathan), mécanicien anglais qui vivait au XVIIIe siècle, et sur la vie duquel on ne possède aucun détail. D'après R. Stuart, il proposa le premier, en 1736, l'application des roues à aubes, qui, mues par la vapeur, servent à faire marcher les vaisseaux, à la place des voiles poussées par le vent, et, pour arriver à ce but, il convertit le mouvement rectiligne de va-et-vient de la tige du piston en un mouvement de rotation continue. C'est cette invention qui a rendu la machine à vapeur applicable, comme force motrice, à toute espèce de machine. Jonathan Hull a publié ses découvertes dans un ouvrage intitulé : *Description et figure d'une machine nouvellement inventée pour amener les navires et les vaisseaux dans les rades, les ports et les rivières ou pour les en faire sortir contre le vent et la marée* (Londres, 1737). Ajoutons qu'en 1695, c'est-à-dire quarante-deux ans auparavant, Papin avait proposé de faire marcher les navires à l'aide de la machine à vapeur, et présenté, en outre, un moyen pour transformer le mouvement rectiligne du piston en un mouvement de rotation continu.

HULLA s. m. (ul-la; *h* asp.). Comm. Etoffe de prix, de nature inconnue, dont on se servait, pendant le moyen âge, pour faire des vêtements de luxe ou de cérémonie, et que l'on tirait, soit de l'Orient, soit de l'Espagne musulmane.

HULLAH s. m. (ul-lâ; *h* asp.). Celui qui, en Turquie, devient pour un jour l'époux d'une femme répudiée, afin de permettre à son premier mari de la reprendre légalement : *L'histoire du* HULLAH, *qu'on appelle en Egypte* mouthilla, *et qui joue le rôle d'épouseur intermédiaire, se renouvelle quelquefois pour les gens riches seulement*. (Gér. de Nerval.)

HULLAH (John-Pike), musicien anglais, créateur d'une méthode de chant qui porte son nom, né à Londres en 1812. Il entra, en 1833, à l'Académie de musique, où il étudia le chant et prit des leçons du célèbre Crivelli. En 1835, il fit représenter avec succès, au théâtre Saint-James, un petit opéra, les *Coquettes de village*, dont le libretto était de Dickens, et qui contenait des mélodies très-originales. Deux autres opéras-comiques : le *Barbier de Bassora* (1837), et l'*Avant-poste* (1838), qu'il donna au théâtre de Covent-Garden, ayant échoué, M. Hullah renonça à écrire pour le théâtre. En 1841, M. Hullah ouvrit une école de chant pour les professeurs, où il adopta une nouvelle méthode, qui fut bientôt universellement acceptée en Angleterre. En 1844, M. Hullah fut nommé professeur de musique vocale au Collége royal de Londres, où il enseigne la musique religieuse aux étudiants en théologie. En 1858, il a succédé à Horsley comme organiste de Charter-House. Enfin, il a publié un ouvrage qui a obtenu un très-grand succès; c'est le résumé de ses excellentes conférences sur l'*Histoire de la musique moderne*.

HULLIN, général français. V. HULIN.

HULLIN DE BOISCHEVALLIER (Louis-Joseph), historien français, né en 1742, mort à Paris en 1823. Après avoir occupé divers emplois dans des administrations financières, il devint conseiller référendaire à la cour des comptes (1807). On lui doit : *Répertoire ou Almanach historique de la République française*, depuis l'ouverture de la première Assemblée des notables, le 22 février 1787, jusqu'au 1er vendémiaire an V (1796) [Paris, 1797-1803, 5 parties in-12]; *Répertoire historique de l'Empire français* (Paris, 1807).

HULLS (Jonathan), mécanicien anglais. V. HULL.

HULME (Nathaniel), médecin anglais, né à Holme-Torp (Yorkshire) en 1732, mort à Londres en 1807. Il fut membre du Collége royal de médecine à Londres et de la Société des antiquaires. On a de lui des ouvrages estimés : *De la nature, des causes et du traitement du scorbut* (Londres, 1768); *Traité de la fièvre puerpérale* (1772); *Via tuta et jucunda calculum solvendi in vesica urinaria inherentem* (1777); *Sur les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfants nouveau-nés sont sujets, et sur le traitement préservatif et curatif de cette maladie*, mémoire couronné par la Société de médecine de Paris et imprimé dans cette ville.

HULOT s. m. (u-lo; *h* asp. — du germanique : ancien haut allemand *holi*, creux, trou, caverne, anglo-saxon *hol*, gothique *hul*, scandinave *hola*, allemand moderne *höhle*, etc., probablement de la racine sanscrite *çal*, protéger, couvrir). Mar. Trou pratiqué dans une écoutille pour faire passer un câble quand l'écoutille est fermée.

— Ornith. Syn. de HULOTTE.

HULOT, mécanicien français, né vers 1715, mort à Paris en 1781. « Il porta, dit Teyssèdre, l'art du tourneur à son plus haut degré de perfection, comme on en peut juger par les nombreuses machines qu'il exécuta, telles que tours à guillocher, à portrait, etc. Il fournissait aux horlogers des plates-formes pour fendre leurs roues d'engrenage, et, pour donner à ces machines toute la précision possible, il avait construit en bronze un diviseur original de 2 mètres de diamètre. » Hulot était très-versé dans les mathématiques et dans la chimie pratique. On a de lui : l'*Art du tourneur mécanicien* (Paris, 1775, in-fol. avec 44 planches), faisant partie de la *Description des arts et métiers faite ou approuvée par messieurs de l'Académie royale des sciences*.

HULOT (Henri), jurisconsulte, né à Paris en 1732, mort en 1775. Il traduisit, le premier, en français, le *Digeste* et les *Pandectes de Justinien*, mais ne put faire imprimer son travail par suite de l'opposition de la Faculté de droit, qui, chose à peine croyable aujourd'hui, faisait de la législation romaine un arcane mystérieux interdit aux profanes. Ce n'est qu'en 1803, à Metz, que parut la traduction de Hulot sous le titre de : *Cinquante*

livres du Digeste ou des Pandectes de Justinien (Metz, 1803-1805, 7 vol. in-4° ou 35 vol. in-12).

HULOT (Etienne, baron), né à Mazerny (Ardennes) en 1774, mort en 1850. Volontaire en 1793, il fut promu sous-lieutenant à la bataille d'Alkirchen. Officier d'ordonnance de Soult, il fut fait prisonnier à Monte-Creto en arrachant des mains de l'ennemi ce dernier, qui venait d'être blessé. A la tête des tirailleurs du Pô, à Austerlitz, il fut lui-même grièvement blessé. Il eut la cuisse fracassée à Eylau. Colonel en Espagne et premier aide de camp de Soult, il devint général de brigade en 1812. En 1813, l'armée lui dut son salut à Interbock, puis à Hanau, où il sauva les bagages et l'artillerie en arrachant la victoire au prince de Wrède. Il se défendit à Ligny contre des forces quadruples, fut mis en non-activité au commencement de la seconde Restauration. Inspecteur d'infanterie en 1819, général de division en 1831, il commanda à Lyon et à Metz. Il présida, en 1840, à l'organisation des premiers tirailleurs de Vincennes.

HULOT (Jacques-Louis, baron), maréchal de camp d'artillerie, né à Charleville en 1773, mort en 1843. Il est connu particulièrement pour sa belle conduite dans les murs de Lille, assiégée en 1815; les habitants lui offrirent comme gage de leur reconnaissance une épée d'honneur qui lui fut remise par le duc de Berry. Le titre de baron lui a été accordé en 1817. — HULOT DE COLLART (Jean-Gaspard), colonel d'artillerie, frère puîné du précédent, né en 1780, mort en 1854. Sorti de l'École polytechnique en 1800, il fit toutes les campagnes de l'Empire et de la Restauration et s'y distingua par sa bravoure et ses talents. Il était directeur d'artillerie à la Martinique quand il quitta le service en 1831.

HULOTTE s. f. (u-lo-te; *h* asp. — V. HURLER). Ornith. Espèce de chouette, qui habite l'Europe : *La* HULOTTE *est la plus grande espèce de chouette.* (V. de Bomare).

— **Encycl.** Ce genre est caractérisé par un bec court, large à la base, presque entièrement caché dans les plumes frontales, incliné uniformément dans toute son étendue, crochu et aigu à la pointe; par des tarses robustes, mais courts, recouverts en entier de plumes; par des doigts, tantôt complétement emplumés, tantôt seulement à moitié, le reste étant recouvert d'écailles; par des ongles vigoureux, crochus et acérés; enfin, par une tête grosse, à disque facial large et arrondi. Le genre *hulotte* ne comprend que six espèces habitant les régions les plus froides du globe. Leurs mœurs sont peu connues. Une seule habite l'Europe, c'est la *hulotte* cendrée ou *hulotte* lapone, la plus grande de toutes les chouettes connues. Elle habite, dit-on, les climats les plus septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique. On cite aussi la *hulotte* ou chouette nébuleuse, comme se rencontrant quelquefois dans le nord de l'Europe, mais on prétend généralement aujourd'hui qu'elle appartient exclusivement à l'Amérique septentrionale.

La *hulotte* ou chouette cendrée a la face large, toute couverte de longues plumes grises, rayées de brun, et encadrée d'un large cercle de plumes noirâtres. Le dessus du corps, les ailes et la queue sont d'un gris pur marqué de taches et de bandes en zigzag d'un brun terne. Les parties inférieures sont irrégulièrement marquées de mèches brunes sur un fond blanchâtre. Les cuisses, l'abdomen, les couvertures inférieures de la queue, les plumes des tarses et des doigts, sont rayés transversalement de zigzags blancs et bruns. Les pieds sont emplumés jusqu'aux ongles.

La *hulotte* ou chouette nébuleuse est d'un brun roussâtre en dessus, avec des raies blanchâtres et des taches de cette dernière couleur placées les unes à la suite des autres sur les côtés du manteau. La face est cendrée, avec des raies circulaires d'un brun plus ou moins foncé. Le devant du cou et la poitrine sont rayés transversalement de brun. L'abdomen, les flancs et les sous-caudales sont mouchetés longitudinalement de cette même couleur sur un fond blanc roussâtre. La femelle paraît être un peu plus forte que le mâle; elle se distingue, en outre, par des teintes plus tranchées.

Ce genre, suffisamment caractérisé, mais encore si peu connu, est de formation toute récente. Il ne renferme point la *hulotte* de nos chasseurs et de nos paysans, qui tire son nom de son cri : *hou, ou ou ou ou...* Ce cri, qui ressemble assez bien au hurlement du loup, est réellement effrayant dans le silence de la nuit. Cette *hulotte* n'est autre que le chat-huant, d'après les naturalistes contemporains, bien que Buffon et, avec lui, beaucoup d'auteurs en aient fait une espèce distincte. Pour nous, ce point ne nous semble pas encore bien éclairci. Degland cite à l'appui de son opinion ce fait que le professeur Schinz a pris les deux prétendues espèces dans le même nid. Mais on peut lui répondre que cela ne prouve pas grand'chose; divers oiseaux confient à d'autres le soin d'élever leurs petits, sans être pour cela de la même espèce. Il est certain, en outre, que le cri de la *hulotte* de Buffon diffère sensiblement de celui du chat-huant qui peut se traduire par : *hohô hohô hohô hohoho.* Ce cri est remarquablement faible et triste V. CHAT-HUANT.

HULSE s. f. (ul-se; *h* asp.). Métall. Grosse bague de fonte, dans laquelle est passée l'extrémité du manche d'un marteau à soulèvement ou à bascule. ‖ Syn. de HURASSE.

HÜLSSE (Jules-Ambroise), mathématicien allemand, né à Leipzig en 1812. Elève de l'Académie de Freiberg, il passa son doctorat en philosophie en 1834, devint ensuite professeur à l'école de commerce de Dresde, professeur et directeur de l'Ecole des arts et métiers de Chemnitz (1840), où il fit des cours sur l'économie agricole, et fut nommé, en 1850, directeur de l'Ecole polytechnique de Dresde, où il a enseigné depuis lors la technologie, la mécanique et l'économie politique. M. Hülsse a été envoyé par le gouvernement saxon, en 1844 et en 1845, aux Expositions industrielles de Paris et de Berlin, a siégé, en 1849 et 1850, dans l'assemblée des états saxons, a fait partie, en 1851, de la commission des douanes réunie à Londres, lors de l'Exposition universelle. En 1858, il est devenu président de la commission des forêts; en 1863, conseiller auprès du ministre de l'intérieur, et il a été, en 1861 et 1865, un des membres les plus actifs de la commission de la Confédération germanique pour l'introduction de l'unité des poids et mesures. Ses principaux ouvrages sont : *Encyclopédie universelle des machines* (Leipzig, 1839-1844, 2 vol.); *Recueil de tables mathématiques* (Leipzig, 1846); *Manuel de la fabrication du coton* (Stuttgard, 1863, 2e édit.); *Fabrication du fil de laine* (Stuttgard, 1861), etc. M. Hülsse rédige, depuis 1835, un journal périodique intitulé : *Feuille centrale polytechnique.* Citons encore de lui : *l'Ecole polytechnique de Dresde pendant les premiers vingt-cinq ans de son existence* (Dresde, 1853).

HULST, ville du royaume de Hollande, prov. de Zélande, arrond. et à 26 kilom. S.-E. de Goës, sur un bras de l'Escaut; 2,000 hab. Tanneries, raffinerie de sel. Cette petite ville, autrefois fortifiée, eut beaucoup à souffrir de la guerre à la fin du XVIe siècle. Patrie de Corneille Jansénius.

HULST (Félix-Alexandre VAN), jurisconsulte et écrivain belge, né à Fleurus (Hainaut) en 1799. Il a été pendant longtemps avocat près la cour supérieure de justice de Liége, a fait, de 1824 à 1830, une vive opposition au gouvernement hollandais et est devenu, en 1845, professeur de littérature française à l'université de Liége. M. Hulst est l'auteur de nombreux mémoires judiciaires; il a pris une part active à la rédaction de la *Revue belge*, a été un des fondateurs du *Mathieu Lænsberg*, feuille qui prit ensuite le nom de le *Politique*, et a fondé, en 1843, la *Revue de Liége*. On a de lui les ouvrages suivants : *Vie de quelques Belges : Philippe de Comines, Carlier, Fassin, Ransonet, Lambrechts, Jeordon, etc.* (Liége, 1841); *Mélanges, littérature, économie politique, instruction publique, etc.* (Liége, 1843, in-8°); *Hubert Goltzius, C. Plantin, Ab. Ortelius* (Liége, 1846); le *Rhin, de Cologne à Mayence* (1848, in-8°).

HULTERSTAD, bourg et paroisse de Suède, sur la côte S.-E. de l'île d'Œland, préfecture et à 27 kilom. S.-E. de Calmar; 1,200 hab. Ruines de l'ancien château fort de Triberg. Le 1er juillet 1676, devant Hulterstad, une grande bataille navale fut livrée entre la flotte suédoise et les flottes danoise et hollandaise, ces deux dernières commandées par l'amiral Tromp.

HULTHEM (Charles-Joseph-Emmanuel VAN), bibliophile belge, né à Gand en 1764, mort dans la même ville en 1832. Nommé membre de la *collace* ou conseil de ville de Gand, en 1789, il se prononça dans le sens de la Révolution, fut élu, en 1797, député de l'Escaut au conseil des Cinq-Cents, siégea au Tribunat de 1802 à 1807, devint ensuite recteur de l'Académie de Bruxelles, puis fut successivement, après la création du royaume des Pays-Bas, greffier de la seconde Chambre des états généraux, secrétaire perpétuel de l'Académie de Bruxelles et curateur des universités de Louvain et de Gand. Hulthem employa la plus grande partie de sa fortune à réunir une nombreuse et importante collection de livres rares et de manuscrits. Le catalogue de cette bibliothèque, achetée 279,400 francs par le gouvernement belge, a été rédigé par A. Voisin, bibliothécaire de Gand. Hulthem était très-érudit; il connaissait beaucoup de faits ignorés, de circonstances minutieuses, de singularités. Il avait une sorte d'aversion pour écrire; aussi n'a-t-il laissé aucun ouvrage de longue haleine. On n'a de lui que des articles insérés dans des journaux, quelques discours, notamment *Discours sur l'état ancien et moderne de l'agriculture et de la botanique dans les Pays-Bas* (1817) et environ 1,800 notes, écrites sur les feuilles de garde de ses livres, et qui attestent son érudition.

HULTHÉMIE s. f. (ul-té-mî — de *Van Hulthem*, sav. belge). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des rosacées, tribu des rosées, formé aux dépens des rosiers, et comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Asie centrale.

HULTMAN (Charles-Gérard), administrateur néerlandais, né vers le milieu du XVIIIe siècle, mort dans la seconde moitié du XIXe siècle. Lorsque la révolution de 1787 éclata, dans les Provinces-Unies, Hultman, qui était substitut-greffier de la cour de justice à Arnheim, se prononça contre le stathouder, fut un des membres les plus actifs du parti patriote, perdit sa place lors du retour du prince d'Orange, ramené par les Prussiens, et la recouvra lorsque les armées de la République française eurent pénétré en Hollande. En 1803, il devint greffier au secrétariat général du Directoire de la République, fut nommé, après l'érection de la Hollande en royaume, directeur général des arts et sciences, préfet de La Haye, passa au même titre à Avignon, après la réunion de la Hollande à l'Empire, et prit possession, en 1813, de la préfecture des Bouches-de-l'Yssel. Lorsque le prince d'Orange eut reprit possession de la Hollande et proclamé l'oubli du passé, il appela Hultman à faire partie de son conseil d'Etat et le nomma gouverneur d'une province.

HULTSCHIN, ville de Prusse, prov. de Silésie, régence et à 83 kilom. S. d'Oppeln; 2,734 hab. Elle est ceinte de murailles et de fossés. Aux environs, mines de houilles.

HULULER v. n. ou intr. (u-lu-lé; *h* asp. — lat. *ululare*, hurler. V. HULOTTE). Crier à la manière des oiseaux de nuit : *Quand la lune laisse tomber sa lumière à travers ces colonnes, et que les hiboux* HULULENT *sur les corniches...* (Ch. Nod.)

HUM interj. (eumm; *h* asp.). Marque un pressentiment pénible, un soupçon, un doute, une crainte : HUM! *j'ai bien peur que non.*

> *Hum!* je soupçonne ici quelque anguille sous roche.
> FABRE D'EGLANTINE.

‖ Marque la réticence : HUM! *qui sait?* HUM! *si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.* (Mariv.)

HUMAIN, AINE adj. (u-main, è-ne — lat. *humanus;* de *homo*, homme). Qui appartient, qui a rapport à l'homme : *Genre* HUMAIN. *Espèce* HUMAINE. *Corps* HUMAIN. *Esprit* HUMAIN. *Entendement* HUMAIN. *Raison* HUMAINE. *Condition* HUMAINE. *Vie* HUMAINE. *Misères* HUMAINES. *Difformités* HUMAINES. *Faiblesse* HUMAINE. *Voix* HUMAINE. *Figure* HUMAINE. *Cœur* HUMAIN. *Forces* HUMAINES. *Secours* HUMAIN. *L'esprit* HUMAIN, *dans ses plus ardentes fantaisies, ne s'égare jamais sans raison.* (Aug. Thierry.) *La nature* HUMAINE *n'est qu'un tissu d'inconséquences, et je ne crois point du tout, mais du tout, à ceux qui prétendent s'être toujours trouvés d'accord avec le moi de la veille.* (G. Sand.) *Les grands hommes appartiennent à tous les pays; Shakspeare n'est pas plus Anglais que Molière n'est Français : ils sont* HUMAINS. (Th. Gaut.)

> Je veux qu'on me distingue, et pour le trancher net,
> L'ami du genre *humain* n'est pas du tout mon fait.
> MOLIÈRE.

— Sensible à la pitié; doux et bienfaisant : *Homme* HUMAIN. *Prince* HUMAIN. *Cœur très-*HUMAIN. *Sentiments* HUMAINS. *On ne peut être juste si l'on n'est* HUMAIN. (Vauven.) *Le meilleur gouvernement est le plus juste, le plus* HUMAIN. (Latena.)

— Fam. *Femme humaine*, Femme beaucoup trop complaisante, trop facile à accorder ses faveurs :

> Ces lieux si décriés, que ces *femmes humaines*
> Tiennent pour soulager les amoureuses peines,
> Ces temples de Vénus, où l'on voit si souvent
> Le commissaire en robe, appuyé d'un sergent...
> REGNARD.

— *Lettres humaines*, Belles-lettres, humanités : *Les* LETTRES HUMAINES *sont devenues très-inhumaines.* (Volt.)

— Théol. *Foi humaine*, Croyance que les fidèles donnent à certains faits décidés par l'Eglise, mais non fondés sur la révélation divine. ‖ *Actes humains*, Actions faites par l'homme avec connaissance et liberté.

— Mus. *Voix humaine*, Jeu de l'orgue imitant les voix d'hommes.

— s. m. Homme; s'emploie surtout au pluriel :

> La faiblesse aux *humains* n'est que trop naturelle.
> RACINE.

> . . . . . Chez les *humains*, par un abus fatal,
> Le bien le plus parfait est la source du mal.
> VOLTAIRE.

> Est-il juste, grand Dieu! qu'ici-bas d'un seul homme
> Des millions d'*humains* soient les bêtes de somme!
> Que tant d'êtres de chair soient des hochets sanglants!
> A. BARBIER.

HUMAINEMENT adv. (u-mè-ne-man — rad. *humain*). En homme; au point de vue de l'homme, de l'humanité, des choses humaines : HUMAINEMENT *parlant. Je fais tout ce qui est* HUMAINEMENT *possible.*

— Avec bonté, avec humanité : *Recevoir, traiter quelqu'un* HUMAINEMENT.

HUMANISÉ, ÉE (u-ma-ni-sé) part. passé du v. Humaniser. Rendu plus humain : *Barbare* HUMANISÉ.

— Rendu plus traitable : *Femme* HUMANISÉE. *Vertu* HUMANISÉE.

HUMANISER v. a. ou tr. (u-ma-ni-sé — rad. *humain*). Rendre humain, plus humain : HUMANISER *un peuple.* HUMANISER *les mœurs.*

— Rendre plus traitable, apprivoiser : *Il se montre fort contraire à vos intérêts, mais on trouvera moyen de l'*HUMANISER. (Acad.) *Il ne pouvait vivre avec personne; la société et l'expérience l'ont* HUMANISÉ. (Acad.)

S'humaniser v. pr. Devenir plus humain, plus doux : *Des peuples qui commencent à* S'HUMANISER. ‖ Devenir plus traitable : *La vertu de cette femme* S'EST *quelque peu* HUMANISÉE.

> Quand on a peur, tout orgueil *s'humanise.*
> VOLTAIRE.

HUMANISME s. m. (u-ma-ni-sme — rad. *humain*). Philos. Culte, déification de l'humanité : *L'*HUMANISME *est une religion aussi détestable que tous les théismes d'antique origine.* (Proudh.)

HUMANISTE s. m. (u-ma-ni-ste — rad. *humain*). Partisan des langues anciennes; homme versé dans la connaissance de ces langues : *Un savant* HUMANISTE. *Il semble qu'en tout temps la médecine ait eu le privilége d'ameuter contre elle les* HUMANISTES *et une certaine classe d'esprits honnêtes.* (Renan.)

— Celui qui étudie les humanités dans un collége : *Exercices destinés aux* HUMANISTES.

— Philos. Partisan de l'humanisme.

— Adjectiv. Qui appartient aux humanistes ou aux humanités : *Doctrines* HUMANISTES. *Etudes* HUMANISTES.

— **Encycl.** On applique plus spécialement le nom d'*humaniste* aux philologues (latinistes, hellénistes et hébraïsants) de la période qui commence avec Pétrarque, finit avec Casaubon, et comprend le XIVe, le XVe, le XVIe siècle, et les premières années du XVIIe. C'est la résurrection des lettres anciennes, comme la Renaissance est celle de l'art ancien.

Le moyen âge avait enseveli sous les décombres de l'empire romain toutes les conquêtes de la science et de la raison humaine. Il n'y avait pas de littérature nationale. Les lettrés, si lettrés il y avait, écrivaient en latin, et fort mauvais latin, en latin d'église, c'est tout dire.

Il ne fallut rien moins que l'influence d'un grand poëte, d'un grand génie, pour triompher du mépris où étaient tombées les lettres. Pétrarque (1303-1374) parut; il donna le premier l'idée de rechercher les manuscrits et les objets d'art; et dès lors, favorisées par les Médicis, les études antiques furent mises à la mode. Le pape Nicolas V fonda la Bibliothèque du Vatican; partout on copiait, avec une sorte de fureur, les manuscrits anciens. Deux événements considérables vinrent donner une impulsion nouvelle aux études classiques. L'imprimerie fut inventée et permit la reproduction rapide et la vulgarisation des chefs-d'œuvre de l'antiquité littéraire. La prise de Constantinople par les Turcs donna une nouvelle impulsion à ce mouvement, en tournant les esprits vers la littérature de la Grèce, alors complétement ignorée. Beaucoup de savants grecs vinrent chercher un refuge en Italie, et y apportèrent le goût de leur langue. Bientôt Florence eut des professeurs de grec; Ficin y fonda une Académie platonicienne, et traduisit en latin les œuvres du divin philosophe. L'école de Florence, qui comptait parmi ses représentants les plus illustres Ange Politien et Victorius, avait une rivale à Rome, où florissaient Pomponius Lætus et Sabellicus.

Ce qui caractérise le mouvement *humaniste* en Italie, ce qui en fait le fond, l'essence, c'est l'aspiration vers ce qui est beau, noble et grand. Cette passion du beau se rencontre chez tous les Italiens du XVe siècle, papes, princes, bourgeois, savants, riches amateurs. En réalité, pour tous ces hommes, la vie réelle, ordinaire, banale, n'est digne d'aucun intérêt. Pour beaucoup d'Italiens de cette époque, l'antiquité est l'objet d'un véritable culte. Niccolo Nicoli, cet intrépide chercheur de manuscrits, ne voulait rien souffrir autour de lui qui pût troubler le pur sentiment de la beauté antique dont il était épris. Sa noble physionomie, sa grande barbe, son long vêtement lui donnaient quelque chose d'imposant. Sa maison, d'une propreté extrême, était remplie d'objets antiques. Il prenait ses repas à une table dont la nappe était d'une éblouissante blancheur, et ne se servait que de vases antiques et de coupes en cristal.

Pendant tout le XVe siècle, les *humanistes* occupent dans presque toutes les universités d'Italie, non-seulement les chaires de rhétorique, mais aussi celles de droit, de médecine, de mathématiques, de philosophie. Les villes les chargent de faire des cours de grec, de latin, etc., dont elles font les frais. Ils se livrent aussi à l'éducation privée, élèvent les enfants des princes, des nobles, des riches; plusieurs même donnent gratuitement l'instruction à de pauvres enfants, qu'ils logent chez eux. Tel fut, par exemple, Victorino de Petra, qui éleva d'abord des enfants de familles nobles, puis recueillit chez lui des enfants pauvres et bien doués, auxquels il donna à ses frais l'éducation. Dans cette société italienne, si éprise de la beauté et par conséquent du beau langage, les *humanistes* avaient une place toute naturelle : ils étaient les secrétaires, les orateurs nés des cités et des princes. Ils étaient chargés d'écrire les lettres que s'envoyaient les princes, les papes, les républiques, et de prononcer les discours d'apparat aux circonstances solennelles. Le beau style devint donc leur grande préoccupation, et les *humanistes* se mirent à étudier la rhétorique. Ils ne pouvaient négliger la poésie. Les poëtes *humanistes*, nouveaux poëtes latins, cultivèrent tous les genres : l'épopée, l'ode, l'élégie, la

poésie burlesque, didactique, etc. En résumé, ce fut toute une littérature nouvelle, la littérature *humaniste*. Le maître, le grand modèle des *humanistes*, c'est Cicéron : presque tous les *humanistes* sont cicéroniens. Quelques-uns semblent chercher à se tailler dans cette belle langue latine un vêtement à leur taille, en d'autres termes une langue qui leur appartienne; citons Politiano et Paolo Giovio. Mais, non contents d'imiter en vers et en prose Virgile et Cicéron, les *humanistes* veulent encore parler la langue de leurs modèles, et s'appliquent à extraire des auteurs une sorte de manuel de la conversation latine. Enfin ils vont jusqu'à latiniser leur nom, ou à se donner des noms latins. Les noms grecs ou romains remplacent même les noms de saints donnés au baptême : les hommes s'appellent Achille ou Agamemnon, et les filles Minerve, Cassandre Lucrèce, etc.

Si les *humanistes*, en remettant en lumière les trésors de l'antiquité, ont rendu de grands services aux lettres et à la civilisation, sous d'autres rapports, leur œuvre fut vaine, car l'humanisme était atteint d'un vice radical. En réalité, ces hommes, épris de l'antiquité, ne lui demandaient que des jouissances de l'esprit, nobles jouissances sans doute, mais dangereuses lorsqu'on s'y adonne d'une manière exclusive, car alors elles énervent. Ne se préoccupant que de la beauté de l'expression, les *humanistes* n'étaient au fond que des rhétoriciens. La littérature qu'ils ont créée n'offre qu'un intérêt d'érudition. On ne se désintéresse pas impunément du vrai et du bon, et c'est parce que les *humanistes* sont tombés dans une sorte d'idolâtrie, qu'ils ont fini par devenir ridicules. Exclusivement occupés à admirer le passé, ils n'ont pas compris le progrès, et ont fini dans le juste oubli où l'humanité laisse tous ceux qui refusent de suivre sa marche en avant. Quand les découvertes de Galilée vinrent ébranler la physique d'Aristote, les *humanistes*, plus tenaces que les savants, continuèrent à reconnaître l'autorité de sa *Rhétorique*. Ce fut leur perte, et l'on put prédire dès lors que l'humanisme allait finir.

Toutefois, il laissa, comme dernière lueur de son passage, des Académies où se conservèrent bon nombre de ses défauts. Mais la langue nationale ne tarda pas à envahir ces sociétés fondées pour perpétuer le culte du latin. Dès lors, l'humanisme fut non-seulement mort, mais oublié. Telle est l'histoire des *humanistes* de l'Italie.

En Allemagne, les premiers *humanistes* furent des poëtes, et surtout des versificateurs latins, qui voyageaient dans les cours des princes. Vers la fin du XVe siècle, Rodolphe Agricola et Conrad Celtes furent les plus célèbres de ces professeurs ambulants. Un esprit tout nouveau soufflait alors sur l'Allemagne. L'homme qui, au XVe siècle, a exercé l'influence la plus salutaire, celui que l'on considère à juste titre comme le père de la science allemande, est Jean Reuchlin (1455-1522); il fut l'un des premiers à étudier le grec et le latin, et établit à Tubingue une école destinée à former des maîtres instruits.

Depuis longtemps, on avait essayé de décrier les études anciennes, sous prétexte d'impiété; une lutte sourde était engagée entre les *théologistes* et les *poétistes*, comme on nommait alors les *humanistes*.

La querelle s'envenima; les études grecques et hébraïques furent formellement condamnées par le clergé; mais les *humanistes*, loin de céder, se coalisèrent. Une correspondance active s'établit entre eux dans tous les pays de l'Europe; le latin devint la langue savante par excellence et c'est en latin que se faisait l'échange des idées. Les *humanistes* d'Erfurt, appuyés par Crotus et Ulrich de Hutten, choisirent pour chef le chanoine Mucien. Le peuple prit d'abord parti contre les orthodoxes; mais, confondant dans sa haine l'université tout entière, divisée alors en deux camps, il pilla dans une émeute la bibliothèque et tous les édifices qui appartenaient à cet établissement (1570).

La guerre s'engage avec fureur. Les *humanistes* publient leurs *Epîtres d'hommes obscurs* (*Epistolæ obscurorum virorum*), où sont reproduits, dans un latin de cuisine, les arguments des scolastiques, des dominicains, des obscurantins. C'est une vive satire rédigée, sous l'inspiration de Mucien, par Eoban Hesse, Petrejus, et surtout par Hutten et Crotus. L'effet en fut foudroyant. Dès lors, il ne fut plus question des scolastiques. Le pape défendit de prolonger la discussion. Les dominicains furent condamnés aux frais du procès.

L'université d'Erfurt, reconstituée sur de nouvelles bases, atteignit alors le plus haut degré de splendeur. Les *humanistes* trouvèrent un nouveau chef dans Erasme, le savant le plus illustre du XVIe siècle.

Parmi les élèves d'Erfurt se trouvait Luther, un partisan de Reuchlin, un ami de Hutten et d'Eoban Hesse. Luther fit oublier les questions littéraires et tourna tous les esprits vers les querelles dogmatiques. Toutefois, il chercha et trouva un appui naturel dans les *humanistes* ses amis, adversaires des dominicains. La Réformation sortit donc de la renaissance des lettres, et, pendant quelque temps, elle parut favoriser les études classiques. Mélanchthon, Camerarius, Hœsdul, Jérôme Wolf soutinrent encore les lettres grecques; mais bientôt les protestants eux-mêmes se retournèrent contre elles. Déjà Luther avait montré ces tendances, et Erasme put dire avec quelque raison : « Partout où règne le luthéranisme, les lettres dépérissent. » Il y a, en effet, dans ces doctrines puritaines, quelque chose de profondément contraire au développement des arts; et c'est en partie à cause d'elles qu'à la fin du XVIe siècle l'humanisme était mort en Allemagne. Jean Sturm (1589) et Caselius (1613) sont ses derniers représentants.

En France, la renaissance littéraire a eu des destinées analogues. Ses débuts ne furent pas moins brillants qu'en Italie. A la fin du XIVe siècle, et pendant toute la durée du XVe, un élan magnifique se produisit dans notre pays. Budé (1467-1540) fut l'un des premiers hellénistes et antiquaires; c'est lui qui donna à François Ier l'idée de fonder le Collége de France, où les chaires les plus importantes furent, pendant quelque temps, confiées à des étrangers. Glareanus, ami d'Erasme, y passa quelques années. Dorat, Lambin, Pierre Pithou, le Père Petau, Peiresc ont jeté un éclat tout particulier sur la science française. Mais les noms qu'elle peut revendiquer avec le plus d'honneur sont ceux des deux Scaliger et de Casaubon. Le triomphe des catholiques les éloigna, il est vrai, et ils allèrent porter leur savoir en d'autres contrées, surtout en Angleterre et en Hollande; mais en France le goût des lettres se répandit plus promptement qu'ailleurs dans le public. Des imprimeurs savants contribuèrent pour une large part au mouvement; il suffit de citer les noms des Turnèbe, des Estienne et des Morel. A l'encontre de ce qui eut lieu dans les autres pays, ce furent les études naissantes qui suscitèrent des poëtes. Ronsard et Malherbe furent les premiers représentants d'une littérature nationale, qui atteignit bientôt une haute perfection, devint classique à son tour et fit oublier les anciens, ou du moins détourna d'eux l'attention du public. Sans doute, il resta des érudits comme Saumaise, Rigault et Valois; mais l'humanisme avait fait son temps. La précocité de la langue nationale a tué de bonne heure, chez nous, le culte des langues anciennes. Pour être juste plus que ne le sont les ennemis acharnés des langues anciennes, il faut reconnaître que les études *humanistes* ont puissamment contribué à donner au français la forme définitive qu'il a revêtue.

HUMANITAIRE adj. (u-ma-ni-tè-re — rad. *humain*). Qui intéresse l'humanité : *But* HUMANITAIRE. *Institutions* HUMANITAIRES. *Chaque siècle a sa marotte; le nôtre, qui ne plaisante pas, a la marotte* HUMANITAIRE. (Ste-Beuve.) ‖ Qui s'occupe des intérêts de l'humanité : *Philosophe* HUMANITAIRE.

HUMANITARISME s. m. (u-ma-ni-ta-ri-sme — rad. *humanitaire*). Système philosophique de ceux qui mettent avant toute chose l'intérêt de l'humanité : *L'*HUMANITARISME *n'est que le panthéisme nébuleux de Fichte.* (Le P. Ventura.)

HUMANITÉ s. f. (u-ma-ni-té — lat. *humanitas*, même sens). Nature humaine : *Jésus-Christ s'est revêtu de notre* HUMANITÉ; *il a pris notre* HUMANITÉ. (Acad.) *Un sage ayant recueilli, vêtu et nourri un pirate naufragé, on lui en fit reproche : « Ce n'est pas l'homme, dit-il, que je vois en lui, c'est l'*HUMANITÉ. » (Epictète.) *Il faut être sage dans les limites de l'*HUMANITÉ *et de la nature.* (V. Cousin.)

— Hommes en général, genre humain : *Les maux de l'*HUMANITÉ. *Un bienfaiteur de l'*HUMANITÉ. *Toute l'*HUMANITÉ *ne sera qu'une famille.* (Saint Jean.) *L'*HUMANITÉ *est un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse.* (Pasc.) *L'*HUMANITÉ *ne retourne jamais en arrière, l'*HUMANITÉ *ne recule jamais.* (V. Cousin.) *L'*HUMANITÉ, *dans son ensemble, représente un homme de moyenne capacité, égoïste, intéressé, assez souvent ingrat.* (Renan.)

— Compassion pour les malheurs d'autrui, sentiment de bienveillance pour les hommes : *Recevoir, traiter quelqu'un avec* HUMANITÉ, *sans* HUMANITÉ. *Il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans* HUMANITÉ. (Fén.) *L'*HUMANITÉ *dans les actes, c'est la bienfaisance; dans les sentiments, c'est la bienveillance.* (V. Cousin.) *Le dernier sentiment auquel s'élève l'humanité, c'est l'*HUMANITÉ. (D. Stern.)

> Nos ancêtres n'étaient ni savants ni subtils;
> L'esprit borné, mais sain, peut-être ignoraient-ils
> Le mot d'*humanité*, dont l'abus nous impose;
> On se passait du terme, et l'on avait la chose.

— Pl. Partie de l'enseignement secondaire, qui comprend toutes les classes supérieures aux classes de grammaire, moins la philosophie : *Faire, achever ses* HUMANITÉS. *Enseigner les* HUMANITÉS. ‖ Etude des lettres en général : *Pour nommer et définir les études, qui sont le moyen le plus puissant, la forme la plus heureuse de la haute éducation intellectuelle de l'homme, on dit les* HUMANITÉS : *la langue humaine ne pouvait mieux dire.* (Dupanloup.) *Rome avait raison de donner le nom d'*HUMANITÉS *à l'étude.* (E. Pelletan.)

— **Syn. Humanité, bénignité, bienfaisance, bienveillance, bonté, débonnaireté.** V. BÉNIGNITÉ.

— **Encycl.** Philos. et biol. V. HOMME.

— Enseignem. Dans le langage universitaire, *faire ses humanités*, c'est entreprendre la série d'études qui va de la troisième à la rhétorique, et qui comprend la partie littéraire proprement dite de l'instruction classique; les classes de grammaire ayant eu pour but la connaissance grammaticale des langues française, latine et grecque, les *humanités* font pénétrer plus profondément l'élève dans la connaissance des littératures de ces langues.

On donnait, dès le moyen âge, à cette partie des études scolaires, le nom d'*humanités*, parce qu'elle était réputée donner à l'esprit son dernier degré de politesse : *humaniora studia, artes humanitatis;* l'antiquité était, en effet, non-seulement la plus grande, mais la seule source du beau pour nos pères. Cicéron déjà employait dans ce sens le mot *humanitas*. Maintenant encore, quoique le cercle de nos connaissances se soit considérablement élargi, c'est à cette source qu'il convient toujours de s'abreuver largement; les modèles de l'antiquité restent, en littérature comme en art, les plus approchants de la perfection; c'est d'eux qu'il faut s'inspirer, c'est avec eux qu'il faut vivre les premières années de la vie intellectuelle, afin que l'esprit garde la rectitude que le génie antique a imprimée sur tous les arts, et dont le génie moderne, plus tourmenté, tend à s'écarter chaque jour.

Les *humanités* ont eu, à partir du XVIIIe siècle, quelques détracteurs. On ne peut disconvenir que les études littéraires classiques, telles que les comprenaient les humanistes, n'étaient plus en complète harmonie avec l'esprit moderne; restreindre à la seule étude du grec et du latin l'homme destiné à vivre au milieu de l'immense courant des idées contemporaines, c'était un contre-sens évident. Mais les détracteurs des *humanités* ont eu le tort de vouloir supprimer entièrement les études latines et grecques. Le résultat d'un système d'éducation qui abolit trois mille ans de l'existence littéraire du monde, pour ne compter qu'avec la série des écrivains modernes, serait la négation de la littérature elle-même. Basedow et Campe, en Allemagne; chez nous, Arago, M. de Tracy, et plus récemment Edmond About, se sont faits cependant les champions de ce paradoxe; ils ont prétendu ramener l'éducation à être purement industrielle pour la grande majorité, littéraire seulement pour les professeurs et les gens de lettres. Cette grande question avait même été portée à la tribune française; les lettres et les sciences, personnifiées par Lamartine et Arago, s'étaient livrées à une joute qui avait tenu attentif tout le monde intelligent. Les lettres triomphèrent, et c'était justice. Il ne saurait être permis à un agronome de ne rien savoir, en dehors de ce qui touche à la culture des terres, ni à un général d'ignorer absolument tout ce qui n'est pas l'art stratégique et l'histoire des guerres. Les *humanités*, l'étude de la littérature des siècles passés, constitue la base même de toute culture intellectuelle sérieuse. L'Université, qui considère avec raison les *humanités* comme la partie la plus importante des études scolaires, a tenu bon contre les attaques et maintenu ses anciennes doctrines, tout en faisant une part nécessaire aux éléments nouveaux; les *humanités* sont toujours la base de l'éducation intellectuelle et morale, dans les établissements universitaires.

Humanité (LETTRES SUR LES PROGRÈS DE L'), par Herder (Riga, 1793-1797, in-8°). Ces *Lettres sur les progrès de l'humanité* forment suite aux *Idées sur la philosophie de l'histoire*. Après avoir parcouru à grands pas les temps et les lieux, Herder veut revoir d'une manière plus intime et plus familière certains objets. Dans la brillante galerie des héros de l'humanité qu'il nous présente, on voit passer tour à tour les grandes figures de Franklin, de Frédéric II, de Luther, du président de Thou, de Leibnitz, de Pétrarque, de Machiavel, de Grotius. Herder a adopté cette fois une forme simple, familière, sans prétention. Il va à l'aventure sans se préoccuper de l'ordre chronologique, il quitte Franklin pour Luther, Luther pour Frédéric le Grand. Il va, vient, s'égare, retrouve son chemin, si toutefois on peut dire qu'il en a un, et saisit n'importe quelle occasion pour nous dévoiler son âme, pour nous faire partager ses impressions les plus intimes. Il faut citer la cinquième lettre comme une des plus admirables. L'auteur est à Rome, enfermé dans les salles du Vatican, libre, sans témoin; d'abord il se livre à l'impression poétique des objets qui l'entourent; mais, peu à peu, de la contemplation vague de tous ces restes épars, il s'élève avec une admirable puissance à la pensée religieuse et sociale de l'antiquité. Il erre au milieu de ces marbres comme parmi des êtres animés, leur parle, les interroge, apprend d'où ils viennent et quelle pensée les a fait naître. La mythologie étant pour lui un symbole de l'humanité idéale, il part de quelque chose de supérieur à l'homme pour retrouver et expliquer l'homme.

Dans les *Lettres sur les progrès de l'humanité*, il peint plus d'une fois son ardent amour pour l'Allemagne. Une idée politique et patriotique présidait toujours aux travaux de Herder. Il rêvait, comme Hutten, une nation libre, grande, une et forte. Au milieu d'une société d'hommes nouveaux, incertains, hésitants, Herder encourage, anime les espérances. S'il eût vécu jusqu'à nous, il les eût vues en partie réalisées; mais nous devons croire qu'il eût rougi des moyens tantôt violents, tantôt hypocrites, presque toujours injustes, que les politiques de son pays ont employés pour atteindre ce résultat.

Humanité (IDÉES SUR LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE DE L'), par Herder. V. PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE.

Humanité (DE L'), *de son principe et de son avenir, où se trouve exposée la vraie définition de la religion et où l'on explique le sens, la suite et l'enchaînement du mosaïsme et du christianisme*, par Pierre Leroux (Paris, 1840, 2 vol. in-8°). Cet ouvrage a pour épigraphe ces mots de saint Paul : « Quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous néanmoins qu'un seul corps,..... et nous sommes tous réciproquement membres les uns des autres. » Dans une dédicace à Béranger, l'auteur déclare qu'il croit en Dieu; mais, ailleurs, il dit expressément : « Dieu, c'est l'humanité. » Son système théologique est donc, si l'on peut s'exprimer ainsi, un panthéisme limité à l'homme. Quant à l'idée sociale du livre, Pierre Leroux, dans sa préface, rappelle la thèse soutenue par lui dans un livre antérieur intitulé : *Essai sur l'égalité.* Il y professait que l'homme, après avoir passé par les trois sortes d'inégalités suivantes : régime des castes de famille, régime des castes de patrie, régime des castes de propriété, arrivait enfin sur la terre promise, « au bord de l'égalité, » ce qui veut dire d'un vaste communisme. Il est bon d'ajouter tout de suite que le communisme de M. Pierre Leroux est un sentiment profond de l'affront qu'inflige à l'homme le culte exclusif du veau d'or. Pierre Leroux voudrait voir l'humanité affranchie des liens qui l'asservissent, et qui, sous prétexte de progrès, l'enfoncent de plus en plus dans la boue des intérêts matériels. Le dogme de l'égalité est une expression adoucie, qui signifie la suppression de la patrie et de la propriété. Sans émettre une opinion aussi catégorique, M. Pierre Leroux n'est pas loin d'y acquiescer. Il commence son livre par une longue introduction, dans laquelle il étudie le problème de l'*angoisse moderne*. Il a pu constater que ce concert de plaintes qui s'élève aujourd'hui du sein de l'humanité souffrante est aussi ancien que l'homme, et que tout être humain condamné à vivre s'est écrié avec Job : « Maudit soit le jour où je suis né, maudite la nuit où il a été dit : « Un homme a été conçu! » Pierre Leroux est frappé de cette unanimité à se plaindre de la vie. On se plaint en haut, on se plaint en bas. La science souffre, l'ignorance souffre; toutes les conditions entraînent avec elles un même contingent de douleur. « Le monde que nous habitons, dit-il, n'est formé que de ruines, et nous ne pouvons y faire un pas sans détruire. Que nous le prenions, ce monde, dans le temps ou dans l'espace, sous ces deux dimensions c'est un réseau de mal, de destruction et de carnage si bien tissé et si plein, que cela ressemble à un tableau de Salvator, où tout tue et est tué en même temps, où hommes, chevaux et jusqu'à un oiseau qui passe sur le champ de bataille, tout est frappé, tout meurt, sous un ciel pâle, dans un affreux ravin, tandis que le soleil s'éteint tristement à l'horizon. » De tout cela il conclut : 1° que le mal est nécessaire; 2° que le malheur absolu est aussi chimérique que le bonheur absolu; 3° que le système des compensations n'est nullement fondé. « Si, comme le dit ce système, s'écrie M. Pierre Leroux, la loi unique des créatures est le bonheur, et si le bonheur est toujours compensé, il n'y a pas de raison pour faire un effort quelconque en faveur du perfectionnement du monde. Autant vaut être fou que sage, méchant que bon. La civilisation n'a rien de supérieur à la barbarie. Jésus-Christ ou Voltaire est l'égal d'un sauvage de la Nouvelle-Hollande; et l'on arrive finalement à cette conclusion, que le plus heureux des êtres organisés est peut-être le plus simple, une huître ou un corail. »

L'auteur, on le voit, dénature comme à plaisir la notion de l'égalité, pour se donner le facile passe-temps d'en médire. On sait, du reste, que les saint-simoniens n'ont jamais compris l'égalité; c'est un vice d'origine.

Mais il est temps de dire en quoi l'auteur fait consister le bonheur, qu'il avait presque commencé par nier : « Nous gravitons vers Dieu, dit-il, attirés vers lui, qui est la souveraine beauté, par l'instinct de notre nature aimante et raisonnable. Mais, de même que les corps placés à la surface de la terre ne gravitent vers le soleil que tous ensemble et que l'attraction de la terre n'est, pour ainsi dire, que le centre de leur mutuelle attraction, de même nous gravitons spirituellement vers Dieu par l'intermédiaire de l'humanité. » Cette théorie du bonheur contient en germe tout l'ouvrage de Pierre Leroux. Dans le cours de son livre, l'auteur trouve l'occasion d'exposer et de défendre la doctrine de la métempsycose. Mais si les idées de l'auteur sont parfois bizarres ou surannées, il faut reconnaître aussi qu'il a défendu souvent avec vigueur des opinions parfaitement fondées, et qu'en tout cas il ne s'est jamais inspiré que de son ardent amour de l'humanité.

Humanité (L'HISTOIRE DE L'), série de compositions exécutées par Chenavard pour la décoration du Panthéon. Cet article a été traité à la biographie de Chenavard, et c'est par erreur qu'un renvoi y a été indiqué.

HUMANN (Jean-Georges), financier et homme d'Etat français, né à Strasbourg en 1780, mort en 1842. Il fit une fortune considérable dans le commerce, siégea à la Chambre des députés à partir de 1820, fut un des 221 signataires de l'adresse qui amena la révolution de juillet 1830, occupa le ministère des finances de 1832 à 1836, puis du 29 octobre 1840 jusqu'à sa mort. Sa maxime était : « Il faut faire rendre à l'impôt tout ce qu'il peut rendre. » Un recensement général qu'il ordonna dans ce but en 1841, et qui devait faire entrer dans la classe des contribuables un grand nombre de citoyens jusque-là exempts d'impôts, occasionna des troubles graves par la manière inquisitoriale dont la mesure était exécutée : partout on protestait ; il y eut à Clermont-Ferrand une lutte sanglante entre le peuple et les troupes. Il fallut suspendre ce recensement. L'amour-propre du ministre eut beaucoup à en souffrir, et l'on a attribué sa mort au chagrin qu'il ressentit de cet échec.

HUMANTIN s. m. (u-man-tain ; *h* asp. — du lat. *humus*, terre). Ichthyol. Genre de poissons chondroptérygiens, formé aux dépens des squales, et dont l'espèce type se trouve le long de nos côtes : *Le* HUMANTIN *vit dans la vase.* (V. de Bomare.)

HUMATE s. m. (u-ma-te — du lat. *humus*, terre). Chim. Sel résultant de la combinaison de l'acide humique avec une base.

HUMAYOUN. V. HOUMAYOUN.

HUMBER, fleuve d'Angleterre, formé par la réunion de l'Ouse et du Trent, entre le comté d'York au N. et celui de Lincoln au S. Il coule d'abord à l'E. puis au S.-E., baigne Barton, Hull, Grimsby, se jette dans la mer du Nord, devant le cap Spurn-Head, après un cours de 71 kilom. Ce fleuve a 3 kilom. de largeur à son origine et 9 à son embouchure ; ses principaux affluents sont l'Hull à gauche, l'Ancholme et le Skiller à droite. Les canaux de Market-Wighton et d'Ancholme aboutissent à ce fleuve. Les ports principaux sur les bords de l'Humber sont : Hull, Goole et Great-Grimsby.

HUMBERT Ier, dauphin de Vienne, mort vers 1307. Il appartenait à l'ancienne et illustre famille de la Tour-du-Pin, hérita par mariage du Viennois et fut la souche de la troisième race des dauphins. Sous son règne, le roi de France commença à intervenir dans les affaires du Dauphiné. Un traité fut conclu en 1294 entre Humbert et Philippe le Bel, qui, en s'engageant à protéger son vassal contre les ducs de Savoie et de Bourgogne, prépara habilement la réunion de cette importante souveraineté à la couronne. Peu de temps avant sa mort, Humbert se retira dans un couvent.

HUMBERT II, dernier souverain du Dauphiné, né en 1313, mort à Clermont (Auvergne) en 1355. Il succéda en 1333 à Guigues VIII son frère, déploya une magnificence hors de proportion avec les revenus de son duché, se laissa en outre dépouiller par les seigneurs et par l'Eglise, et après avoir eu recours à mille ressources désespérées pour rétablir ses finances, taxes arbitraires, altération des monnaies, spoliation des juifs, vente de domaines, etc., il finit par faire un traité de cession de ses Etats à la couronne de France (23 avril 1343). Les bases de cette première convention portaient que, dans le cas où Humbert viendrait à mourir sans enfants, ses Etats appartiendraient à Philippe d'Orléans, deuxième fils de Philippe de Valois, ou, à son défaut, à l'un des fils du duc de Normandie ; le roi s'engageait à payer toutes les dettes du cessionnaire, à lui laisser la jouissance de ses Etats jusqu'à sa mort, à lui payer 120,000 florins d'or, une rente de 10,000 livres, etc., et à respecter à perpétuité les libertés et privilèges du Dauphiné. En 1346, Humbert acheva sa ruine en prenant part à une croisade contre les Turcs, et, par le traité définitif de 1349, abdiqua le pouvoir et céda le Dauphiné à Charles de Normandie, petit-fils du roi de France, qu'il investit solennellement par le sceptre, l'anneau, la bannière et l'épée. Le nouveau souverain et ses successeurs étaient tenus de porter le titre de *Dauphin de Viennois*. L'usage de disposer de cet apanage en faveur du fils aîné de France ne s'établit pas, comme on le voit, dès l'origine. Humbert prit l'habit de Saint-Dominique dans la même année, reçut les ordres sacrés, fut nommé par le pape patriarche d'Alexandrie, administrateur de l'archevêché de Reims, et mourut au moment où le roi allait l'investir de l'évêché de Paris. Le Dauphiné lui dut quelques institutions utiles, et notamment le *Conseil delphinal*, qui devint plus tard le parlement de Dauphiné, la réorganisation de l'université de Grenoble, etc.

HUMBERT, cardinal français, né en Bourgogne, mort vers 1063. Il était moine à l'abbaye de bénédictions de Moyen-le-Moutier, près de Toul, lorsque l'ancien évêque de cette ville, devenu pape sous le nom de Léon IX, le fit venir à Rome (1049) et le nomma archevêque de Sicile, puis cardinal-évêque de Blanche-Selve. C'était pour la première fois qu'un Français était revêtu de la pourpre. Humbert jouit de la plus haute faveur auprès du pontife ; il fut son légat à Constantinople en 1053, puis il remplit les fonctions de bibliothécaire et de chancelier du saint-siège sous Victor II, Etienne III et Nicolas II. Il reste de lui divers ouvrages, dont les principaux sont un *Traité contre les simoniaques* et une *Relation de son voyage à Constantinople.* Ils ont été publiés, le premier dans les *Anecdota* de dom Martène, le second dans les *Annales ecclesiastici* de Baronius.

HUMBERT, général de l'ordre des dominicains, né à Romans vers 1200, mort à Valence en 1277. Il entra en 1224 dans l'ordre des dominicains, se livra ensuite à l'enseignement de la théologie avec un grand succès et devint provincial de Toscane (1242), provincial de France (1244) et général de son ordre 1254. Il se démit de cette dignité au bout de neuf ans, et refusa le patriarcat de Jérusalem en 1264. Ses écrits ont moins pour objet d'orner ou même d'éclairer l'intelligence du lecteur que de régler la conduite de sa vie. Ses principaux ouvrages sont : *Expositio super regulam sancti Augustini*, manuel de morale ascétique, jadis fort estimé, qui a été publié dans le tome XXV de la *Bibliothèque des Pères ; Liber de instructione officialium ordinis Fratrum prædicatorum* (Lyon, 1515) ; *De eruditione prædicatorum*, écrit inséré dans la *Bibliothèque des Pères ; Liber de his quæ tractanda videbantur in concilio generali Lugduni celebrando*, dont quelques extraits se trouvent dans le *Thesaurus anecd.*, de dom Martène ; des *Lettres*, publiées pour la plupart dans l'*Année dominicaine* de Souèges, etc.

HUMBERT (Abraham DE), mathématicien allemand, né à Berlin en 1689, mort en 1761. Il appartenait à une famille protestante française qui était allée s'établir en Prusse lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il prit successivement du service en Hollande, en Saxe, en Prusse (1719). Le talent dont il fit preuve en dirigeant les travaux de fortification de Stettin le fit nommer un des précepteurs des princes de Prusse. Humbert devint membre de l'Académie des sciences de Berlin en 1743. Parmi ses ouvrages, écrits pour la plupart en français, nous citerons : *Lettres d'un officier ingénieur sur quelques sujets de fortification et de géométrie pratique* (Berlin, 1734, in-4°) ; *Lettres politiques, historiques et galantes* (Amsterdam, 1741-1743, 2 vol.) ; *Traité des sièges* (Berlin, 1747) ; *Ouvrages divers sur les belles-lettres, l'architecture civile, militaire, la mécanique et la géométrie* (Berlin, 1747) ; *l'Art du génie pour l'instruction des gens de guerre* (Berlin, 1755).

HUMBERT (Jean-Robert-Marie), général de la République, né à Bouvroy (Lorraine) en 1755, mort à la Nouvelle-Orléans en 1823. Il partit comme volontaire en 1791, devint promptement général de brigade, servit dans la Vendée, où il fit Cormatin prisonnier, et fut mis, en 1798, à la tête des troupes de débarquement de l'expédition d'Irlande. Ayant abordé à Killola avec une poignée d'hommes, il obtint d'abord des succès sur les troupes britanniques ; mais, écrasé par le nombre, il tomba entre les mains de l'ennemi après une défense héroïque : seul et triste épisode d'une expédition qui eût pu avoir de grands résultats si la tempête ne l'eût contrariée. Rendu à sa patrie par suite d'un cartel d'échange, Humbert prit part à une autre expédition, celle de Saint-Domingue, en 1802, et, après la mort du général en chef Leclerc, il ramena sa veuve en France. Il tomba immédiatement en disgrâce, pour avoir plu à la belle Pauline Bonaparte, suivant les uns ; suivant les autres, à cause de ses opinions républicaines trop prononcées. Quoi qu'il en soit, il dut s'exiler en Amérique, où il aida les Mexicains à secouer le joug espagnol. Le général Humbert joignait à des talents militaires distingués et à une intrépidité à toute épreuve le physique le plus avantageux. Il passait pour un des plus beaux hommes de l'armée. C'est lui que Ponsard a mis en scène dans sa comédie intitulée le *Lion amoureux*.

HUMBERT (François), orthopédiste français, né à Châlons-sur-Marne en 1776, mort à Morley (Meuse) en 1850. Il se démit en 1800 de ses fonctions de chirurgien militaire et alla se fixer à Morley, où il fonda, vers 1820, un établissement orthopédique. Il s'est beaucoup occupé de la guérison des déviations de la taille et du rachitisme. Il est l'auteur d'une méthode pour le traitement de la luxation du fémur, d'un appareil à injections pour les vaisseaux lymphatiques, etc. Nous citerons parmi ses écrits : *De l'invention et de l'emploi de l'hybomètre* (1834) ; *De l'emploi des moyens mécaniques et gymnastiques dans le traitement des difformités du système osseux* (1835, 4 vol. in-8°, et 3 vol. de planches) ; *Essai et observations sur la manière de réduire les luxations spontanées de l'articulation iliofémorale* (1835), couronné par l'Académie de médecine.

HUMBERT (Jean), orientaliste suisse, né à Genève en 1792, mort en 1851. Il fut appelé en 1823 à occuper une chaire d'arabe à l'Académie de Genève et devint membre correspondant de l'Institut de France. Outre des articles insérés dans le *Journal de Genève*, dont il fut un des fondateurs, on lui doit : *Anthologie arabe* ou *Choix de poésies arabes inédites*, traduites en français avec le texte en regard (Paris, 1819, in-8°) ; *Coup d'œil sur les poètes élégiaques français* (Paris, 1819) ; *Discours sur l'utilité de la langue arabe* (Genève, 1823) ; *Choix de poésies orientales en vers et en prose* (Paris, 1830) ; *Arabica chrestomathia facilior* (Genève, 1834) ; *Arabica analecta inedita* (Genève, 1838), etc.

HUMBERT (Gustave-Amédée), jurisconsulte et homme politique français, né à Metz en 1822. Il vint étudier le droit à Paris, où il se fit recevoir docteur, et obtint, au concours de doctorat, le premier prix, avec un mémoire intitulé : *Conséquences des condamnations pénales*. Après la révolution de 1848, M. Humbert fut nommé sous-préfet de Thionville. En 1851, il résigna ses fonctions, revint à Paris, y donna des répétitions de droit, devint au concours professeur agrégé en 1859, et, après avoir été attaché, à ce titre, aux facultés de Toulouse et de Grenoble, il obtint, en 1864, une chaire de droit romain à Toulouse. Lors des élections du 8 février 1871, les électeurs de la Haute-Garonne envoyèrent M. Humbert à l'Assemblée nationale, où il fait partie du groupe de la gauche républicaine, dont il a été vice-président. Il a publié : *Des conséquences des condamnations pénales relativement à la capacité des personnes* (1855, in-8°) ; a donné des études juridiques dans diverses revues et a obtenu, en 1857, un prix de l'Institut pour un remarquable mémoire *Sur les régimes nuptiaux*. M. Humbert est secrétaire perpétuel de l'Académie de législation de Toulouse. — Son frère aîné, Louis-Amédée HUMBERT, né en 1814, se montra de bonne heure fort attaché aux idées républicaines, et refusa de prêter serment à l'Empire en 1852. Nommé, le 8 février 1870, représentant à l'Assemblée nationale dans le département de la Moselle, il a déposé une proposition tendant au retour de l'Assemblée à Paris et il vote, comme son frère, avec les républicains modérés.

HUMBERT (Regnier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène, prince), prince de Piémont, fils aîné du roi d'Italie Victor-Emmanuel, né à Turin le 14 mars 1844. En 1858, il commença à apprendre les sciences militaires. Nommé, vers la même époque, capitaine dans le 3e régiment d'infanterie de la brigade de Piémont, il fut successivement promu major en 1860, lieutenant-colonel en 1861, colonel en 1862, et général-major commandant de la seconde brigade de cavalerie, en 1862, à l'époque du mariage de sa sœur Maria-Pia avec le roi de Portugal Louis Ier. Lors de la guerre entre l'Italie et l'Autriche (1866), il prit une part brillante à la bataille de Custozza, et empêcha la défaite de l'armée italienne de se changer en déroute. Deux ans plus tard, le 22 avril 1868, il épousa, à Turin, sa cousine germaine, Marguerite de Savoie, fille du duc de Gênes, née le 20 novembre 1851. Quelque temps après l'annexion de Rome à l'Italie (20 septembre 1870), le prince Humbert fut envoyé dans cette ville par Victor-Emmanuel, comme commandant d'un corps d'armée, et pour y installer une sorte de cour provisoire, en attendant qu'il allât prendre lui-même possession de la nouvelle capitale de l'Italie. En 1871, il a fait un voyage en Espagne, où son frère Amédée venait de prendre la couronne, et, au mois de mai 1872, il s'est rendu à Berlin avec la princesse Marguerite. Pendant cette dernière visite, qui fut très-commentée dans le monde diplomatique, il devint le parrain d'une petite-fille de l'empereur Guillaume, et reçut le titre de colonel honoraire du 13e régiment de hussards prussiens. De son mariage avec la princesse Marguerite il a eu, à Naples, le 11 novembre 1869, un fils, nommé Victor-Emmanuel-Ferdinand, et qui a reçu en naissant le titre de prince de Naples.

HUMBERTIE s. f. (un-bèr-tî — de *Humbert*, sav. fr.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des convolvulacées, dont l'espèce type croît à Madagascar.

HUMBLE adj. (un-ble — lat. *humilis*, qui semble provenir de *humus*, terre. V. HUMUS). Qui a, qui montre de l'humilité : *Soyez d'autant plus* HUMBLE *que vous êtes grand.* (Bible.) *Pour être* HUMBLE, *il suffit de ne pas s'accorder plus de mérite qu'on n'en possède.* (S. de Sacy.)

Heureux est le mari dont la femme, *humble* et sage,
Elève ses enfants et règle le ménage.
BOURSAULT.

‖ S'emploie souvent dans des formules de politesse : *Je suis très-*HUMBLE *suivante de M. le cardinal de Janson.* (Mme de Sév.)

— Qui marque du respect et de la déférence : HUMBLE *prière.* HUMBLE *aveu.* HUMBLE *requête.* HUMBLES *remontrances. La prière, dans ce qu'elle a de fondamental, n'est que l'*HUMBLE *désir d'une continuelle assistance.* (Ste-Beuve.)

Un auteur à genoux, dans une *humble* préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grâce.
BOILEAU.

— Fig. Qui a peu d'élévation, peu d'apparence, peu d'éclat, peu d'importance : *L'*HUMBLE *violette.* HUMBLE *cabane.* HUMBLE *asile.* HUMBLE *retraite.* HUMBLE *condition. On peut embrasser l'état le plus* HUMBLE *sans en être avili.* (Cazotte.)

La sage ménagère à ses *humbles* foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille.
DELILLE.

Ne souffre pas, Seigneur, que notre *humble* héritage
Passe de mains en mains, troqué contre un vil prix.
LAMARTINE.

Heureux qui, satisfait de son *humble* fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché.
RACINE.

— s. m. Personne humble : *La douleur comble la distance entre le grand qui souffre et l'*HUMBLE *qui pleure avec lui.* (Latena.)

— Ichthyol. Syn. d'OMBRE, genre de poissons d'eau douce.

HUMBLEMENT adv. (un-ble-man — rad. *humble*). Avec humilité : *Se prosterner* HUMBLEMENT *devant Dieu. Recevoir* HUMBLEMENT *des réprimandes. A qui cherche* HUMBLEMENT *la vie, elle est partout.* (J. Janin.)

HUMBOLDT (Charles-Guillaume, baron DE), savant philologue et homme d'Etat prussien, né à Potsdam en 1767, mort en 1835. Il eut pour précepteur le célèbre Campe, termina ses études à l'université de Gœttingue, et sentit sa vocation littéraire se révéler sous l'inspiration du génie de Heine. Nourri des doctrines philosophiques du XVIIIe siècle, il accueillit les premiers éclairs de la Révolution française comme le signal de leur réalisation. Il vint à Paris au mois de juillet 1789 pour contempler de plus près ce grand spectacle ; il fit un second voyage en France, en 1797, mais, cette fois, dans un but purement littéraire. Il consacra dix-huit mois à recueillir des documents sur la linguistique et les arts dans les bibliothèques et les musées de la capitale, puis il parcourut l'Espagne et l'Italie. L'ambassade de Rome, qui lui fut confiée en 1802, lui permit de fouiller à loisir la riche bibliothèque du Vatican. Rappelé à Berlin en 1808, et mis à la tête de la section de l'instruction publique et des cultes, il réorganisa l'université, que les malheurs de la guerre avaient jetée dans un complet désarroi. Deux ans après, il se rendait à Vienne avec le titre de ministre plénipotentiaire ; nul n'était plus propre que lui à remplir ce poste délicat : représentant d'une cour que Napoléon, défiant à bon droit, tenait courbée sous sa main de fer, Guillaume de Humboldt, entouré d'une surveillance active, dissimulait les manœuvres du diplomate sous les études du savant, qui paraissaient l'absorber tout entier. Les événements de 1813 vinrent l'affranchir de cette réserve ; alors on le vit figurer au nombre des plus cruels ennemis de la France. Il représenta la Prusse dans toutes les conférences et dans les congrès, de la fin de 1813 à 1815, à Francfort, à Châtillon, à Paris et à Vienne, toujours renchérissant sur les propositions qui tendaient à nous humilier et à nous amoindrir. L'œuvre de la coalition terminée, il remplit les fonctions d'ambassadeur à Londres (1816), puis entra au ministère (1818). Là devaient commencer ses déceptions. Les institutions libérales promises à l'Allemagne pour prix de ses efforts contre le colosse qui l'opprimait, on les demandait en vain ; Humboldt y avait cru de bonne foi, et il se faisait, dans le cabinet, l'écho des protestations de tout un peuple. Le 31 décembre 1819, il en était exclu brutalement, et privé même de ses fonctions de conseiller d'Etat. Dès lors, quittant la scène politique, il s'adonna tout entier à ses travaux littéraires ou scientifiques, passant alternativement son temps au château de Tegel, ou à Berlin, pour prendre part aux travaux de l'Académie des sciences.

En 1792, Guillaume de Humboldt avait publié dans le *Berliner Monatschrift* son premier ouvrage ; c'était un mémoire intitulé : *Idées sur l'organisation de l'Etat, à propos de la nouvelle constitution française ;* puis, la même année, il composa un ouvrage plus étendu : *Idées sur un essai de déterminer les limites de l'action que doit exercer l'Etat*, qui fut publié après la mort de son auteur, par son frère, Alexandre de Humboldt. « L'âme de ce livre, si je puis ainsi parler, dit M. Saint-René-Taillandier, c'est un sentiment très-vif de la liberté individuelle. Le type de la société par excellence, aux yeux de l'éminent publiciste, ce serait un ordre de choses où il y aurait aussi peu d'entraves que possible au développement légitime de l'homme. » G. de Humboldt s'est beaucoup occupé de philologie et surtout de l'idiome hellénique ; il fit paraître, en 1816, une remarquable traduction de l'*Agamemnon* d'Eschyle, dans laquelle non-seulement le sens du texte était rendu, mais encore le mètre original était reproduit, grâce à l'admirable flexibilité de la langue allemande. En 1817, il fit paraître les *Corrections du Mithridate d'Adelung ;* dans cet ouvrage, l'auteur essaye de prouver que la langue basque a été apportée de l'Orient par les Ibériens, ou premiers habitants de l'Espagne. Bien que cette théorie ait été vivement combattue, l'habileté et la science avec lesquelles Humboldt soutint cette thèse ne peuvent être mises en doute. G. de Humboldt a aussi écrit un grand nombre de mémoires sur les langues asiatiques dans les *Transactions de l'Académie de Berlin* et le *Journal asiatique de la Société de Londres*. De la publication de ses idées sur les rapports des langues entre elles date, peut-on dire, l'ère de la philologie comparée. Son livre sur la langue kawi, dit un biographe, est la première pierre de l'immense monument qu'il voulait élever. Il avait l'ambition de suivre toute la série des langues qui se parlent dans l'Océanie et dans les mers du Sud, persuadé qu'il retrouverait ainsi les anneaux de la chaîne qui lie l'Amérique à l'Inde. Il suffit d'énoncer ce programme pour faire comprendre quelle était déjà, entre les mains d'un pareil maître, la grandeur de la philologie comparée, et quels pas rapides cette science eût pu faire entre ses mains.

Outre ces ouvrages de G. de Humboldt, nous pouvons encore citer ses *Prolégomènes sur Homère*, qui firent grand bruit en Italie et en Allemagne, et ses *Essais esthétiques sur l'Hermann et Dorothée* de Gœthe, commentaire qui passe pour un des chefs-d'œuvre de la critique allemande ; enfin, les *Lettres à une dame*, ouvrage très-intéressant à étudier pour connaître le caractère de l'auteur, plein de sagesse et de bonté. La mort de sa femme, en 1830, affecta profondément Guillaume de Humboldt, qui mourut lui-même à l'âge de soixante-neuf ans, après avoir vu s'éteindre autour de lui presque tous ceux qu'il aimait, entre autres Gœthe et Schiller. Il s'éteignit dans les bras de son frère. Celui-ci, dans une lettre à Varnhagen de Ense, datée du 5 avril 1835, parle de la sérénité et de la sublime clarté d'intelligence du mourant ; il mourut, laissant à la bibliothèque de Berlin ses livres et ses manuscrits. Ses œuvres complètes, éditées par son illustre frère, furent publiées en 7 volumes in-8°, de 1841 à 1851 ; elles contiennent, outre les ouvrages cités, un grand nombre de sonnets composés par Guillaume à différentes époques de sa vie, un poëme adressé à Alexandre de Humboldt, une traduction des *Odes* de Pindare. Sa correspondance avec Schiller avait été publiée par lui-même en 1830 ; un autre volume de sa correspondance fut publié par Haym en 1859. Ces lettres furent adressées par lui à un savant philologue et archéologue, le professeur Welcker de Bonn, qui, en 1806, lui avait été présenté à Rome par Zoega, l'antiquaire danois, et qui fut quelque temps le précepteur de ses enfants. Après la mort de Guillaume de Humboldt, à la première séance de l'Académie, M. Boeckh prononça l'éloge du défunt membre et promit d'écrire sa biographie. Ce soin a été rempli déjà par M. Saint-René Taillandier, Klencke, Schlesier, traduit en anglais par Juliette Bauer et par M. Robert Haym.

HUMBOLDT (Frédéric-Henri-Alexandre, baron DE), célèbre naturaliste et voyageur allemand, frère du précédent, né à Berlin le 14 septembre 1769, mort dans la même ville le 6 mai 1859. Il descendait d'une riche et noble famille de Poméranie. Il fut élevé au château de Tegel, près de Berlin, sous l'œil paternel, par M. Campe, auteur du *Robinson allemand*, et par Christian Kunth, savant distingué, qui fut depuis membre de l'Académie des sciences et conseiller d'Etat. Kunth était lié avec les hommes les plus éminents de Berlin par leur intelligence et leur savoir ; et telles étaient les dispositions précoces de son élève que les amis du professeur s'empressaient à l'envi d'assister l'enfant dans ses études. Lorsque le jeune Humboldt eut atteint l'âge de quatorze ans, il alla, en compagnie de son frère Guillaume, compléter ses études à Berlin. De 1786 à 1788, il étudia à l'université de Francfort-sur-l'Oder, et, en 1788, il vint à Gœttingue étudier la philosophie, l'histoire et les sciences naturelles, sous les professeurs Heyne, Eichhorn et Blumenbach. Son premier ouvrage, écrit en 1789, est un essai sur la méthode employée par les Grecs pour tisser leurs étoffes ; il ne fut point publié. A Gœttingue, Humboldt fit la connaissance de Georges Forster, gendre de Heyne, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde et qui inspira à son jeune ami le désir d'étudier les productions des tropiques. En 1790, il accompagna Forster et Genz dans un voyage à travers l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, et sur les deux rives du Rhin. Le résultat de cette excursion fut un ouvrage intitulé : *Observations sur les basaltes du Rhin*, qui parut en 1790 à Berlin. A la fin de 1790, il alla étudier à Hambourg les langues vivantes à l'école de Busch et d'Ebeling. Mais l'année suivante, sa mère, voyant son goût pour les sciences, résolut de l'envoyer à l'académie des mines de Freiberg, pour étendre et perfectionner ses connaissances géologiques sous le professeur Werner, qui avait alors pour élèves le célèbre Léopold du Buch et Andrea del Rio. Humboldt, familiarisé par la nature de ses études avec la flore souterraine de Freiberg, ne tarda pas à publier, en 1793, son *Specimen floræ subterraneæ Friberngensis et aphorismi ex physiologia chimica plantarum*, ouvrage dans lequel il décrit les cryptogames et les plantes souterraines de ce district. Humboldt était assesseur du conseil des mines de Berlin, et directeur général des mines d'Anspach et de Bayreuth, et les devoirs de ces charges s'accordaient parfaitement avec son goût particulier pour les sciences naturelles. Tout en s'acquittant de la partie administrative de son emploi, il se livrait à de nombreuses recherches sur les mofettes et sur les lampes propres à ne pas causer d'explosion dans les mines. Enfin il faisait dans son esprit le plan des voyages qu'il avait dessein d'accomplir, et par de profondes études préparatoires se disposait à les entreprendre. C'est vers cette époque que le savant bolonais Galvani fondait une science nouvelle sur les mouvements convulsifs d'une grenouille touchée sur un nerf par la lame de son bistouri. Humboldt, à la nouvelle de ces expériences, se jeta dans ce nouveau domaine ouvert à la science, avec une impétuosité toute juvénile. Il se fit des blessures dans le dos, de manière à laisser le muscle à nu pour y appliquer un métal propre à exciter des contractions. Le résultat de ces recherches fut publié en 1796, et la traduction française de cet ouvrage, *Expériences sur l'irritation nerveuse et musculaire*, fut enrichie de notes de l'illustre Blumenbach. La mort de sa mère, arrivée le 20 novembre 1796, détermina Humboldt à entreprendre le voyage qu'il méditait depuis si longtemps. Dans ce but, il vendit ses propriétés en Prusse et fit un voyage préparatoire en Suisse et en Italie, pour examiner les régions montagneuses et volcaniques de ces intéressantes contrées. Bientôt, de retour à Berlin, il partit pour Paris afin d'y acheter les instruments nécessaires à l'exécution de ses plans, d'y étudier nos belles collections d'histoire naturelle et d'y nouer connaissance avec les illustres savants qui étaient alors la gloire de l'Académie et de l'Institut. Travaillant avec Gay-Lussac et Arago, il acquit dans le laboratoire du premier et à l'observatoire que dirigeait le second les connaissances pratiques qui lui manquaient. A la recommandation de ces deux savants, il obtint même du Directoire l'autorisation de se joindre à l'expédition du capitaine Baudin, qui devait faire un voyage de circumnavigation autour du globe. La guerre d'Allemagne et celle d'Italie enlevèrent au gouvernement français la possibilité de faire cette expédition, et Humboldt s'étant lié avec Bonpland, qui devait accompagner le capitaine Baudin en qualité de naturaliste, les deux savants convinrent de visiter le nord de l'Afrique et d'explorer la chaîne de l'Atlas. Arrivés à Marseille, les deux voyageurs attendirent pendant plus de deux mois le vaisseau qui devait leur faire traverser la Méditerranée. Lassés enfin, ils allaient partir pour Tunis lorsque la nouvelle de l'expédition d'Egypte les décida à aller passer l'hiver en Espagne avant d'aller en Egypte, comme ils en avaient l'intention. A leur arrivée à Madrid, les deux naturalistes furent reçus avec la plus grande distinction. Le roi d'Espagne leur donna la permission de voyager dans toutes les colonies espagnoles de l'Amérique et de visiter les îles Mariannes et les Philippines à leur retour. Ils acceptèrent cette offre et quittèrent Madrid en mai 1799. Le 5 juin, ils partirent de la Corogne sur le vaisseau le *Pizarre* et, après avoir visité le pic de Ténériffe, ils atteignirent le 16 juillet le port de Cumana, capitale de la Nouvelle-Andalousie. Ayant alors vérifié leurs instruments et terminé leurs autres préparatifs de voyage, Humboldt et Bonpland traversèrent la Nouvelle-Andalousie et la Guyane espagnole, déterminant la position géographique de leurs principales stations, étudiant l'histoire naturelle du pays, observant les phénomènes météorologiques, examinant les antiquités et notant les mœurs et les coutumes des habitants. Cette exploration de l'Amérique du Sud, qui ne dura pas moins de cinq années, peut être considérée comme sans analogue, si l'on a égard à l'importance des recherches scientifiques qui en furent l'objet et aux dangers de toute nature que coururent les deux voyageurs. Après avoir navigué pendant soixante-quinze jours dans un canot indien sur l'Orénoque, l'Apure, l'Atrabapo, le Rio-Negro et le Cassiquiari, ils furent arrêtés à Angostura, au mois de juin 1800. Ils firent là un séjour de deux mois, à cause du blocus anglais, et arrivèrent à la fin de l'année à la Havane, où ils restèrent environ deux mois et demi. Ils quittèrent l'île de Cuba au mois de mars 1801, dans l'intention de rejoindre l'expédition du capitaine Baudin aux îles Philippines. Mais ayant appris que ce projet était impraticable, ils se rendirent à Carthagène, remontèrent le fleuve des Amazones pendant cinquante-quatre jours, et, après avoir visité des régions fort curieuses, ils arrivèrent le 6 janvier 1802 à Quito, où ils restèrent cinq mois. Le 23 juin, accompagnés de Carlos Montufar, ils firent l'ascension du Chimborazo, élevé de 19,300 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, et le point des Andes le plus élevé qu'aucun voyageur eût encore atteint. Après avoir visité Lima, ils s'embarquèrent, vers la fin de décembre 1802, pour Guayaquil, descendirent à Acapulco, et, passant par Fasco et Cuernavaca, arrivèrent au mois d'avril à Mexico. Ils restèrent plus d'un an dans ce curieux pays, visitant les mines de Moran, la singulière chute de Regla, et, le 17 septembre 1803, montant au volcan de Jorullo, une des merveilles du nouveau monde. De Mexico, nos voyageurs vinrent à la Havane et de là aux Etats-Unis, où ils visitèrent Philadelphie et Washington. Riches de nombreuses et importantes collections, ils quittèrent l'Amérique, le 9 juillet 1804, et abordèrent au port de Bordeaux, le 3 août de la même année. Ils se rendirent ensuite à Paris pour y préparer la publication de leur voyage. Humboldt resta dans cette capitale jusqu'au mois de mars 1805, époque à laquelle il partit pour l'Italie, puis il alla à Berlin et revint à Paris en 1807. Il y demeura vingt ans, refusant les offres les plus magnifiques du gouvernement prussien. Durant le court séjour qu'il avait fait à Berlin, il s'était occupé à observer les solstices et les équinoxes, et à noter les variations de l'aiguille aimantée, chaque demi-heure, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits. L'objet de ces observations était d'étudier ce qu'on appelle les *tempêtes magnétiques*, sujet étudié depuis avec un grand succès par Arago et le général Sabine. « Les résultats du voyage d'exploration de Humboldt et Bonpland ont été consignés, dit M. Ferdinand Hœfer, dans une œuvre monumentale, divisée en sept parties, dont chacune forme un ouvrage à part. La 1re partie a pour titre : *Voyages aux régions équinoxiales du nouveau continent* (Paris, 1809-1825, 3 vol. in-8°, édit. allemande ; Stuttgard, 1825-1832, in-8°) ; c'est la relation historique proprement dite, avec un atlas géographique, géologique et physique. 2e partie : *Vue des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique* (Paris, in-18, gr. in-fol., avec 69 planches ; 1816, 2 vol. in-8°, avec 19 planches). On y trouve figurés et décrits les principaux monuments de la civilisation primitive du nouveau monde, particulièrement du Mexique et du Pérou. 3e partie : *Recueil d'observations de zoologie et d'anatomie comparée* (Paris, 1805-1832, 2 vol.). 4e partie : *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne* (Paris, 1811, 2 vol. in-4°, avec atlas ; le texte seul, 1811, 5 vol. in-8°). C'est, sous un titre modeste, un ouvrage qui contient des vues d'économie politique très-élevées ; il embrasse à la fois les richesses minérales, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les finances et la défense militaire de ces régions aujourd'hui si divisées. 5e partie : *Recueil d'observations astronomiques, d'opérations trigonométriques et de mesures barométriques*, revues et calculées par J. Oltmanns (Paris, 1808-1810, 2 vol. in-4°). Il comprend toutes les observations faites par l'auteur depuis le 12e degré de latitude australe jusqu'au 41e degré de lat. boréale, plus un tableau de plus de 700 positions géographiques, dont 235 ont été pour la première fois trouvées par lui. 6e partie : *Physique générale et géologie* (Paris, 1807). 7e partie : *Essai sur la géographie des plantes* (Paris, 1805, en allem. ; Tubingue, 1807). A cette partie se rattache un herbier de plus de 5,000 espèces phanérogames, dont la moitié jusqu'alors inconnue des botanistes ; il fut d'abord donné sous le titre de *Plantes équinoxiales recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba* (Paris, 1809, 2 vol. gr. in-fol.), avec 144 planches, et dans la *Monographie des mélastomes et autres genres du même ordre* (Paris, 1809-1823, 2 vol. gr. in-fol.), avec 120 planches coloriées. Ces matériaux furent enfin mieux classés et décrits par S. Kunth dans le grand ouvrage intitulé : *Nova genera et species plantarum quas in peregrinatione ad plagam equinoctialem Orbis Novi collegerunt, descripserunt et adumbraverunt A. Bonpland et Alex. de Humboldt* (Paris, 1815-1825, 7 vol. in-fol.), avec 700 planches ; puis dans *Mimeuses et autres plantes légumineuses du nouveau continent, etc.* (Paris, 1819-1824), 2 vol. gr. in-fol., avec planches coloriées ; dans *Synopsis plantarum quas in itinere ad plagam æquin. Orbis Novi collegerunt H. et B.* (Strasb. et Paris, 1822-1826, 4 vol. in-fol.), et dans la *Révision des graminées*, précédée d'un travail sur cette famille par S. Kunth (Paris, 1829-1834, 2 vol. gr. in-fol.), avec 220 planches coloriées. A cette collection de magnifiques travaux se rattache enfin l'*Essai politique de l'île de Cuba* (Paris, 1826). » En 1818, lorsque les souverains alliés visitèrent l'Angleterre, Humboldt accompagna le roi de Prusse à Londres, et, au mois de novembre de la même année, ce prince lui accorda une pension de 12,000 dollars pour l'exécution d'un plan qu'avait conçu le voyageur, celui de visiter le Thibet et les monts Himalaya. Des difficultés politiques retardèrent l'accomplissement de ce plan. En 1822, Humboldt accompagna le roi de Prusse au congrès de Vérone, puis il fit, avec Gay-Lussac, un voyage scientifique en Italie, visitant successivement Venise, Rome et Naples. A son retour, il passa quelque temps en Angleterre, et, en 1823, il publia son *Essai géognostique sur le gisement des roches dans les deux hémisphères.* Se rendant enfin au désir de son souverain, Humboldt quitta Paris, en 1827, pour se rendre à Berlin, où il fut accueilli avec la plus grande faveur et nommé conseiller intime. Durant les hivers de 1827 et 1828, il fit, sur les phénomènes physiques de l'univers, plusieurs conférences qu'il a reproduites depuis dans son *Cosmos*. En 1828, il fut élu président du congrès des naturalistes et des philosophes allemands qui se tint à Berlin, le 18 septembre. Au printemps de 1829, Humboldt, qui entrait dans sa soixante-troisième année, fut invité par l'empereur de Russie à entreprendre, aux frais de sa cassette particulière, un voyage dans les provinces orientales de son empire et dans l'Asie centrale, ayant pour principal objet l'avancement de la science géologique et des recherches sur le magnétisme terrestre. Humboldt accepta cette offre et s'adjoignit le célèbre naturaliste Ehrenberg pour la zoologie et la botanique, et Gustave Rose pour la chimie et la minéralogie, se réservant à lui-même les observations astronomiques et magnétiques. Conduits par Menschenin, ingénieur russe, qui devait leur servir de guide et d'interprète, les voyageurs quittèrent Saint-Pétersbourg le 20 mai 1829, et, s'étant embarqués à Novogorod, sur le Volga, passèrent par Kazan, aux steppes Kirghises, visitèrent Bolgari, la capitale des Tartares, et gagnèrent la Perse par Catherinebourg, sur le flanc asiatique de la grande chaîne des monts Ourals. Avançant le long de la chaîne méridionale de ces monts, ils arrivèrent à Astrakan et à la mer Caspienne, et, retournant à travers le pays des Cosaques du Don, ils gagnèrent Moscou et atteignirent Saint-Pétersbourg, en novembre 1829, ayant accompli en six mois un voyage de 2,320 milles géographiques. Le résultat de cette grande expédition a été consigné dans deux ouvrages, l'un par Gustave Rose, l'autre par Humboldt. L'ouvrage de Rose, publié à Berlin, de 1837 à 1847, en deux volumes, est intitulé : *Minéralogie-Géognosie, voyage à travers l'Oural et l'Altaï jusqu'à la mer Caspienne ;* celui de Humboldt, publié en trois volumes (Paris, 1843), est intitulé : l'*Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée.* Cet ouvrage, dédié à l'empereur de Russie, a eu pour principal résultat de faire établir des observatoires magnétiques et météorologiques de Saint-Pétersbourg à Pékin. Cet exemple fut imité par l'Angleterre pour l'hémisphère austral. De 1830 à 1848, Humboldt résida alternativement à Berlin et à Paris, et, bien que n'étant pas un homme politique, il fut plusieurs fois chargé par son gouvernement de missions importantes auprès du gouvernement français. Après la Révolution de 1830, il fut chargé par la Prusse de reconnaître le nouveau gouvernement de Louis-Philippe. En avril 1835, Humboldt eut la douleur de perdre son frère Guillaume, qui expira dans ses bras. En 1843 et 1844, âgé de soixante-quinze ans, il composa ce remarquable ouvrage (dédié au roi de Prusse), qu'il intitula *Cosmos*, essai d'une description physique du monde. Il fut publié en trois volumes, à Stuttgard et à Berlin, de 1847 à 1851. Cet ouvrage a été traduit en anglais, sous le patronage de l'auteur, par MM. Sabine et aussi par miss Otté. Il a été traduit en français, sous les auspices d'Arago, par MM. Faye et Goluski. Les services rendus par Humboldt à la science, et que les limites de notre cadre ne nous permettent pas de détailler, ont été récompensés par toutes les nations intelligentes du globe. Parmi les décorations qu'il reçut de différents souverains, celle de grand officier de la Légion d'honneur fut accueillie par lui avec la plus grande reconnaissance. En 1850, à la mort du savant Cavendish, il fut élu l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences, et il était, en outre, membre honoraire ou correspondant de toutes les institutions scientifiques de l'ancien et du nouveau monde. En 1858, comme il mettait la dernière main à son *Cosmos*, Humboldt apprit la mort de son ami et compagnon de voyage, Aimé Bonpland, et bientôt après fut saisi de la maladie qui l'emporta lui-même, le 6 mai 1859, à Potsdam, où il habitait. Il avait environ quatre-vingt-dix ans. La perte d'un tel homme fut déplorée à l'égal d'un malheur public dans tous les rangs de la société de Berlin, et les plus grands honneurs furent rendus à sa dépouille mortelle. Le 1er mai, le cercueil qui la contenait fut publiquement exposé dans sa bibliothèque, entouré des instruments scientifiques qui avaient servi à ses immortels travaux. Son convoi fut suivi par 600 étudiants, ayant à leur tête leurs professeurs, par un orchestre jouant des marches funèbres et par huit ministres protestants. Ensuite venait sa famille, précédée par les chevaliers de l'ordre de l'Aigle noir, ayant à leur tête le feld-maréchal de Wrangel, le prince Radziwill et le comte Grœben ; puis marchaient, à la suite les ministres, les généraux, les grands dignitaires de la cour et les membres des deux Chambres prussiennes ; puis les professeurs de l'université, les membres de l'Académie royale et une députation des autorités civiles suivie d'un immense concours de population. Lorsque le funèbre cortège atteignit le portail de la cathédrale, il fut reçu par le prince Frédéric-Guillaume, par les princes de la famille royale et les princes étrangers qui se trouvaient alors à Berlin. Le même soir, le corps du savant fut inhumé dans la terre de Tegel, à côté de celui de son frère.

Le 14 septembre 1869, la plus grande partie de l'Allemagne célébrait l'anniversaire de la naissance d'Alexandre de Humboldt ; mais c'est surtout à Berlin que cette solennité eut un éclat extraordinaire. Ce même anniversaire excita le plus vif enthousiasme dans les principales villes des Etats-Unis d'Amérique, où le nom de Humboldt est aussi populaire qu'en Allemagne.

HUMBOLDTIE s. f. (un-bol-sî — de *Humboldt*, sav. allem.). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des légumineuses, tribu des césalpiniées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans l'Asie tropicale. ‖ Syn. de STÉLIS et de VOYRA, genres de plantes.

HUMBOLDTILITE s. f. (un-bol-ti-li-te — du nom de *Humboldt*, sav. allem.). Minér. Substance demi-transparente, à cassure vitreuse, et d'une couleur jaune pâle, qu'on trouve à la Somma du Vésuve.

— **Encycl.** La *humboldtilite* se présente en cristaux ou en masses cristallines. Les cristaux appartiennent au système du prisme carré, et ont pour forme fondamentale un octaèdre à base carrée, dont les angles ont 134° 48′ aux arêtes culminantes, et 65° 30′ aux arêtes horizontales ; ils se clivent parallèlement à leur base. Cette substance a une dureté de 5, et une pesanteur spécifique de 2,95. Au chalumeau, elle fond en un verre jaunâtre pâle. L'acide chlorhydrique la dissout en gelée. C'est un silicate d'alumine et